



Le **Courrier** Une fenêtre ouverte sur le monde

S. O. S.
ANGKOR

Décembre 1971 (XXIV^e année) - France : 1,20 F - Belgique : 17 F - Suisse : 1,20 F

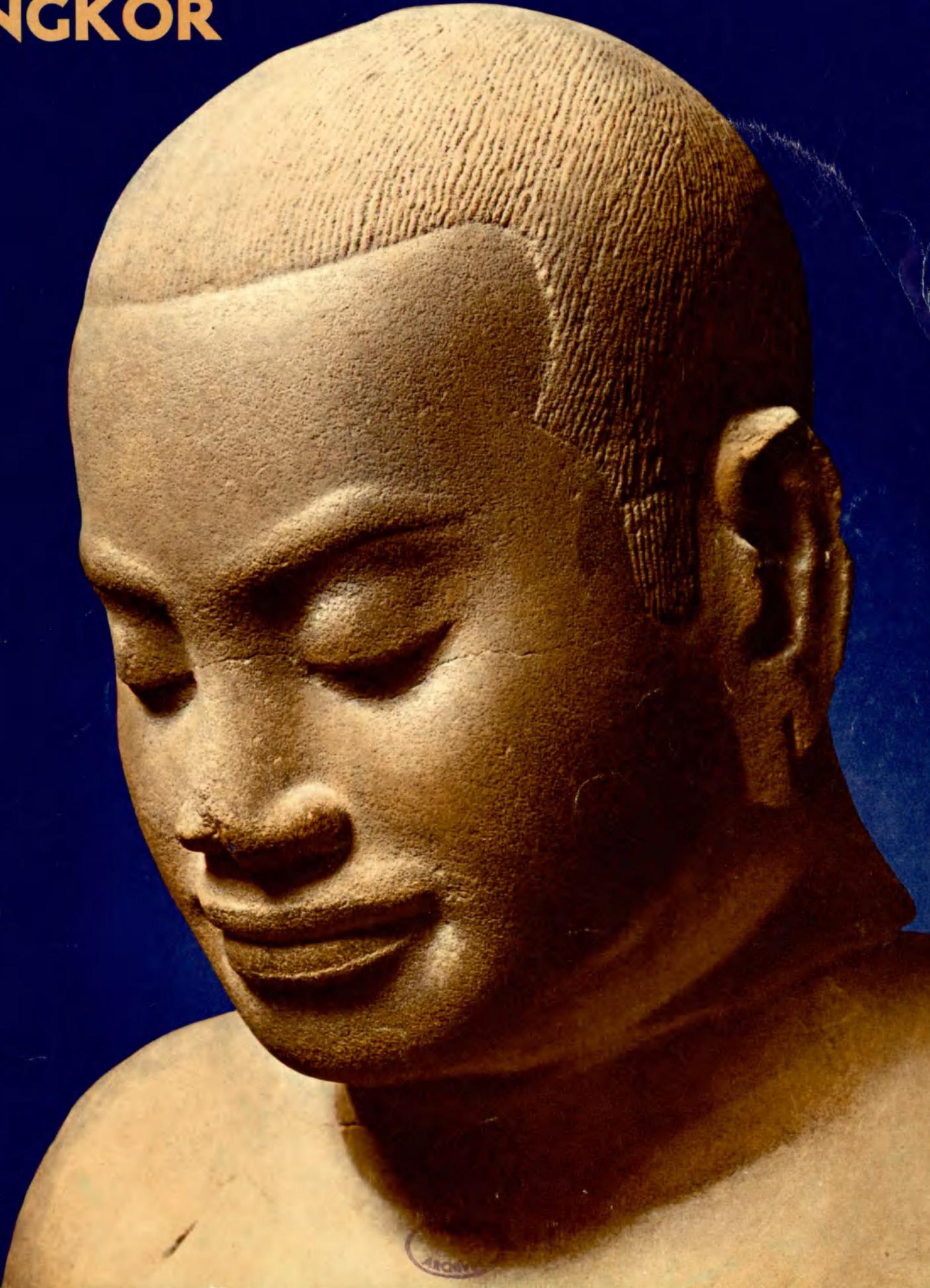




Photo © Henri Stierlin, Genève

Nées de l'écume de la mer

TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

61

*République
khmère*

Les Devatas, ou Apsaras, mi-nymphes mi-anges, figurent par légions sur les murs des temples d'Angkor, car, pour la mythologie khmère, elles étaient à l'origine de la « dynastie solaire », c'est-à-dire du triomphe humain sur les forces du mal. Ci-dessus, une Devata (détail) du temple de Banteay Srei (ou « citadelle des femmes ») : dédié à Shiva et situé à 20 km d'Angkor, ce temple a été construit par un simple brahmane, précepteur de deux princes, et c'est pourquoi il est de dimensions réduites. Sa petitesse insolite en fait un chef-d'œuvre de grâce, notamment par ces figures féminines ciselées dans le grès rose, sculptures dont la hauteur ne dépasse pas 70 centimètres. (Voir aussi photos pages 11, 21 et 26).

DÉCEMBRE 1971
XXIV^e ANNÉE

PUBLIÉ EN 13 ÉDITIONS

Française	Italienne
Anglaise	U. S. A.
Espagnole	Hindie
Russe	Tamoule
Allemande	Hébraïque
Arabe	Persane
Japonaise	

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e

Belgique : Jean de Lannoy,
112, rue du Trône, Bruxelles 5

ABONNEMENT ANNUEL : 12 francs français; 170 fr. belges; 12 fr. suisses; £ 1 stg. POUR 2 ANS : 22 fr. français; 300 fr. belges; 22 fr. suisses (en Suisse, seulement pour les éditions en français, en anglais et en espagnol) ; £ 1.80 stg. Envoyer les souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, place de Fontenoy, Paris.

★

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduit du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

★

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e - France

Directeur-Rédacteur en chef :
Sandy Koffler

Rédacteur en chef adjoint :
René Caloz

Adjoint au Rédacteur en chef :
Olga Rödel

Secrétaires généraux de la rédaction :
Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Édition espagnole : Francisco Fernández-Santos (Paris)
Édition russe : Georgi Stetsenko (Paris)
Édition allemande : Hans Rieben (Berne)
Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Édition japonaise : Hitoshi Taniguchi (Tokyo)
Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)
Édition hindie : Kartar Singh Duggal (Delhi)
Édition tamoule : N.D. Sundaravivelu (Madras)
Édition hébraïque : Alexander Peli (Jérusalem)
Édition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)

Rédacteurs :
Édition française : Nino Frank
Édition anglaise : Howard Brabyn
Édition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Illustration : Anne-Marie Maillard

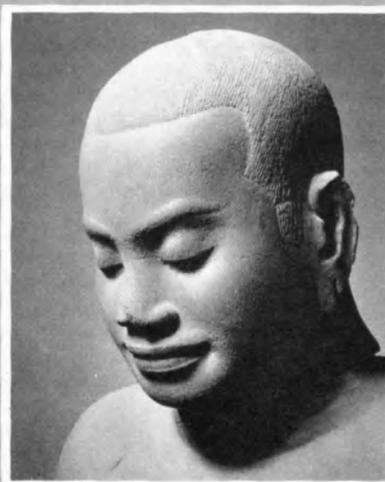
Documentation : Zoé Allix

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en chef.

Pages

4	S.O.S. ANGKOR <i>par Hiroshi Daifuku</i>
6	UN CHEF-D'ŒUVRE D'ÉQUILIBRE ÉCOLOGIQUE Accord entre l'architecture, la ville, l'eau, la rizière <i>par Henri Stierlin</i>
14	LE SOURIRE KHMER DU BAYON <i>par Philippe Stern</i>
19	HUIT PAGES COULEUR
27	LE REPORTAGE D'UN DIPLOMATE CHINOIS DU 13^e SIÈCLE <i>par Tcheou Ta-kouan</i>
28	DÉGAGEMENT ET RESTAURATION D'ANGKOR Depuis un siècle, des efforts soutenus <i>par Madeleine Giteau</i>
30	LE FILM DE LA VIE QUOTIDIENNE AU 12^e SIÈCLE Gravé en bas-relief sur les murs du Bayon <i>par Soubert Son</i>
40	NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT
42	LATITUDES ET LONGITUDES
43	INDEX DU « COURRIER DE L'UNESCO » 1971
2	TRÉSORS DE L'ART MONDIAL Nées de l'écume de la mer (République khmère)



Notre couverture

Oubliés pendant des siècles, envahis par la jungle, patiemment restaurés au cours du 20^e siècle, les monuments d'Angkor, vestiges de la civilisation khmère à son apogée, sont menacés par le conflit qui déchire actuellement cette région de l'Asie. Notre photo de couverture montre le souverain Jayavarman VII qui pacifia le Cambodge à la fin du 12^e siècle et assura l'épanouissement culturel de son pays.

Photo © Luc Ionesco

N° 12 - 1971 MC 71-2-272F

Angkor est en danger. La guerre menace ce prestigieux ensemble architectural, l'un des foyers de l'humanité les plus chargés d'histoire et de beauté. Pour Angkor, comme pour bien d'autres sites khmers de l'ancien Cambodge, l'Unesco a entrepris une série de démarches afin de sauvegarder cet immense héritage culturel. Le *Courrier de l'Unesco* consacre ce numéro aux artistes khmers qui, entre le 9^e et le 13^e siècle de notre ère, ont élaboré la plus savante des architectures dans l'espace.

par Hiroshi Daifuku

DANS l'Antiquité classique, au temps de la Grèce et de Rome, la pensée créatrice et l'œuvre d'art étaient honorées et appréciées. On venait voir les œuvres et les monuments remarquables, tout comme aujourd'hui les touristes mettent sites et monuments au programme de leur voyage. Parmi les centaines qui existaient alors, sept étaient considérés au-dessus de tous les autres ; on les appelait « les sept merveilles du monde ». Il en reste aujourd'hui bien peu de chose, mais la renommée demeure de ceux qui ont disparu.

A notre époque, on pourrait reconnaître plus de sept merveilles à travers le monde et, dans ce groupe sélectionné, il y aurait certainement place pour Angkor Vat. Angkor Vat, qui a été endommagé : la nouvelle a paru dans la presse et suscité un mouvement pour préserver désormais le monument de toute atteinte.

Angkor n'est qu'un des nombreux sites et monuments qui entourent le Tonlé Sap, ce grand réservoir naturel des crues du bas Mékong et de ses affluents. Tous les ans, les pluies de la mousson provoquent une grande extension du lac.

Aujourd'hui encore, 5 000 km² de terres cultivables sont inondés tous les ans. Cette richesse est facile à exploiter ; elle a permis la croissance d'une civilisation urbaine. De grands empires se sont élevés, puis écroulés ; d'autres leur ont succédé. Tous ont laissé des traces de leur existence. Encore enfouis quelquefois sous l'épaisse végétation tropicale, cités, temples et palais anciens affirment en silence l'antique gloire du peuple khmer.

Sur les murs de pierre, les bas-reliefs décrivent une procession triomphale, montrent les prisonniers ramènés de la guerre, les fastes et cérémonies des cours royales. Sur les statues de Siva, de Vichnou et des autres divinités du panthéon indien, les Bodhisattvas, on retrouve les traits de rois, de reines, de princes et de dignitaires depuis longtemps disparus, que l'on avait élevés au rang des dieux. Souvent, les sculpteurs ont réussi : ils ont fondu l'homme avec la divinité, ils

ont donné à leurs créations cette qualité transcendante à laquelle sont sensibles les visiteurs de notre époque, même si ces visiteurs ignorent l'histoire khmère et les traditions religieuses et culturelles qui expliquent la construction du monument.

De tout le complexe monumental connu sous le nom général d'Angkor, le chef-d'œuvre est Angkor Vat, construit au temps du roi Suryavarman II et peut-être son temple funéraire.

Archéologues, historiens et architectes français ont travaillé pendant des années au Cambodge (République khmère), et l'École française d'Extrême-Orient a mis au jour et restauré quantité de monuments. La formation de spécialistes khmers a permis de doter les musées locaux de cadres et de services responsables. Des milliers de sites avaient été reconnus, des milliers d'autres restaient à découvrir.

Car tout le pays est incroyablement riche de vestiges : des objets tranchants d'hominiens antérieurs à l'*homo sapiens*, aux reliques des débuts de l'agriculture et de la civilisation urbaine.

Avant que n'éclate le conflit actuel, l'Unesco avait envoyé un architecte-restaurateur en vue de préparer les travaux dans des sites à 150 km à l'est d'Angkor (7^e au 13^e siècle). D'autres experts avaient été envoyés afin d'évaluer les dépenses nécessaires à la mise en valeur de ces sites.

Le tourisme culturel était déjà un élément important de l'économie du pays. Siem Reap dispose actuellement d'un aéroport moderne et de nouveaux hôtels, achevés ou en construction. Le développement de nouveaux sites, en favorisant le tourisme, aurait procuré de nouvelles ressources permettant de couvrir les investissements pour la recherche et la restauration. Il va sans dire qu'avec les hostilités tous ces projets sont restés en suspens.

Ce n'est pas la première fois qu'un conflit armé menace Angkor. Après la mort de Suryavarman II, une période de troubles affaiblit le royaume. Les Cham l'envahirent et pillèrent Angkor en 1177. Par la suite, les rois restaurèrent la puissance khmère. On éleva de nouvelles constructions ; on modifia les anciennes, enrichissant chaque fois l'héritage culturel des Khmers. Et voici qu'un conflit armé menace, une fois de plus, et ce peuple et son

héritage. Nulle part la préservation d'un monument ne suscite autant d'anxiété qu'à Angkor.

Quelle que soit la cause des récents dommages, le gouvernement reconnaît qu'il faut prendre des mesures de préservation efficaces. Il a suggéré de créer une zone neutre tout autour des monuments. Ainsi les opérations militaires ne provoqueraient-elles pas de nouveaux dommages.

Ce mouvement pour la défense d'Angkor n'est qu'une des tentatives faites, dans la longue et turbulente histoire de l'humanité, pour conserver les liens avec le passé et faire partager à tous la même histoire et la même tradition. S'il perd un tel moyen d'identification, un tel facteur de continuité, un peuple peut finir par disparaître, on le sait depuis bien longtemps.

Pour perpétuer leur mémoire et pour la fierté de leurs successeurs, les conquérants construisaient des monuments ou détruisaient ceux de leurs ennemis. Rome, par exemple, a adopté le slogan de Caton « *Delenda est Carthago* » (il faut détruire Carthage) après la seconde guerre punique. Cela donna la troisième guerre punique, provoquée par les Romains, qui aboutit au sac de la cité. Le site fut voué aux dieux infernaux ; on ne laissa aucune pierre sans la retourner et il y eut interdiction d'habiter dans le secteur ruiné. Carthage, en tant que cité, put se développer à nouveau, mais elle ne fut plus jamais punique ; les survivants absorbés, leur identité avait disparu pour toujours.

PENDANT la seconde guerre mondiale, après le soulèvement des habitants de Varsovie et sa répression, Hitler fit ordonner l'évacuation complète de la cité. L'ancien château royal, le vieux quartier médiéval (avec la place du Marché, au centre, appelée « *Stare Miasto* »), les palais, les églises et une bonne partie de la ville furent dynamités et incendiés. En décidant de restaurer la plupart des monuments de Varsovie, y compris le « *Stare Miasto* », le peuple polonais a voulu reconstituer le tissu de la ville et assurer la continuité historique de la Pologne.

Les leçons de la seconde guerre mondiale n'ont peut-être pas été inu-

4 HIROSHI DAIFUKU dirige la section de la mise en valeur du patrimoine culturel, à l'Unesco. Il est l'auteur de nombreux articles et études sur l'ethnographie, la conservation et la muséographie.

S.O.S ANGKOR

Tête bouddhique, mutilée au cours des âges, sur la Terrasse des Éléphants, à Angkor Thom.

tiles pour préparer la *Convention Internationale sur la protection de la propriété culturelle en cas de conflit*, convention adoptée à La Haye en 1954. Comme toute législation, elle représente un compromis entre l'idéal et les règles que la majorité des Etats participants estiment observables par les forces combattantes.

LA Convention de La Haye est actuellement en vigueur, et plus de cinquante Etats l'ont ratifiée, y compris la République khmère. Une des clauses (art. 23) prévoit que l'on peut demander l'aide technique de l'Unesco pour organiser la protection des biens culturels. A la requête du gouvernement khmer, l'Unesco a envoyé un expert pour aider à négocier un cessez-le-feu, en vue de protéger Angkor et de permettre le transfert à Phnom Penh d'objets transportables, qui y seraient mis à l'abri. D'autres experts ont été envoyés par la suite pour conseiller et aider à la mise en caisses, au transport et au stockage des objets transportables..., et les pièces les plus précieuses sont maintenant à l'abri au Musée national de Phnom Penh.

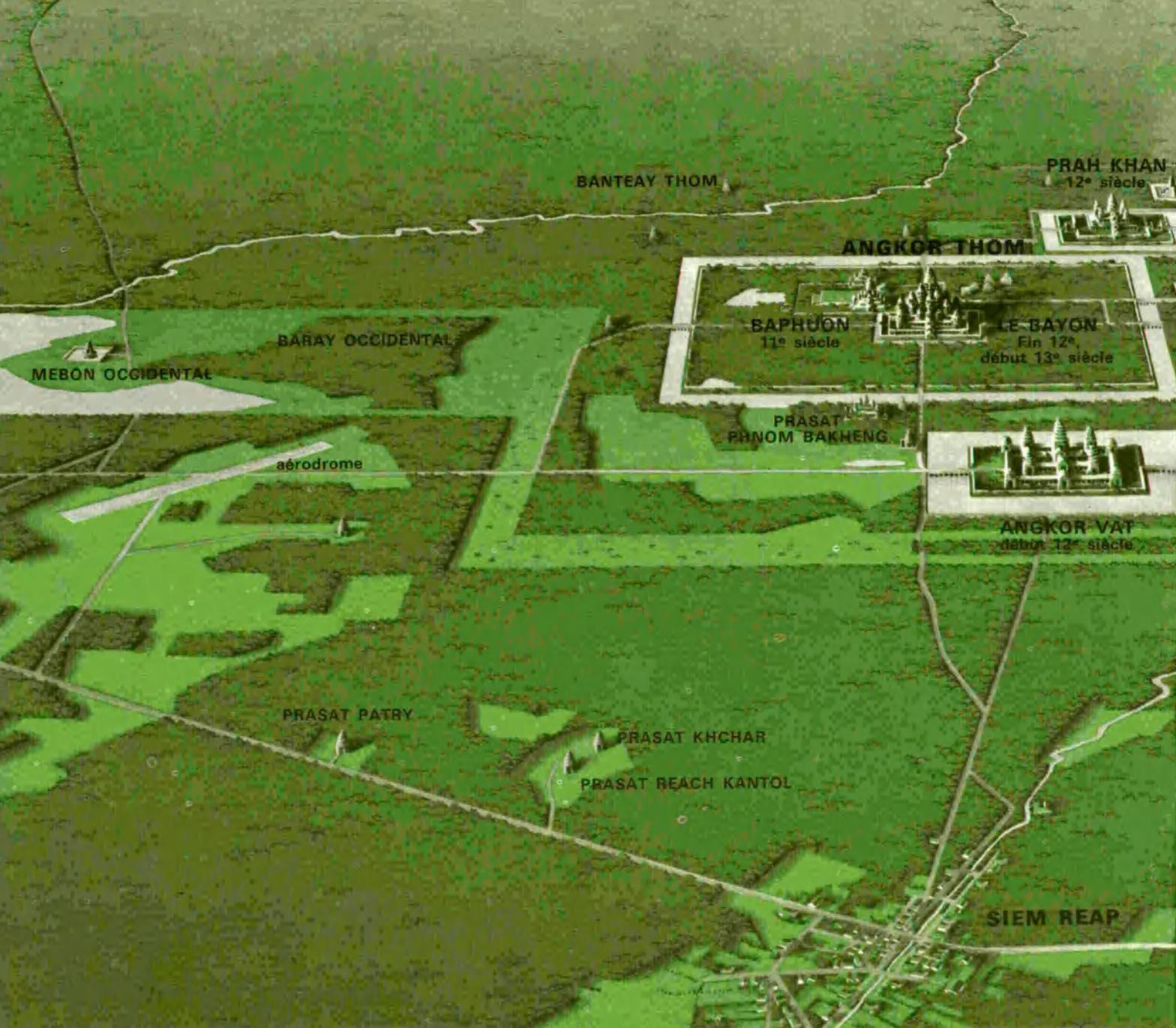
Toutefois, la convention n'a été ratifiée que par le gouvernement khmer, non par les autres belligérants. Il y aurait une solution : négocier des accords spéciaux permettant d'appliquer les clauses de la convention. Dans ce cas, les centres possédant des monuments de grande importance pourront être placés sous une protection spéciale (article II). Ce serait là une victoire qui démontrerait la bonne volonté des parties en présence.

La menace de destruction par conflit armé est une menace immédiate, dramatique, de durée relativement courte. Mais, dans les centres les plus peuplés, la pression démographique et les projets de développement économique à courte vue ont fait beaucoup plus de ravages dans l'héritage culturel que chacune des deux guerres mondiales ou les nombreux conflits limités de ces quinze dernières années.

C'est là un autre défi que la génération actuelle doit relever si elle ne veut pas dépouiller les générations suivantes, si elle ne veut pas les forcer à vivre dans un environnement pollué par ses excès — qu'il s'agisse de l'atmosphère, des rivières, des lacs, des mers ou de l'héritage culturel. ■



Photo © Editions Arthaud, Paris



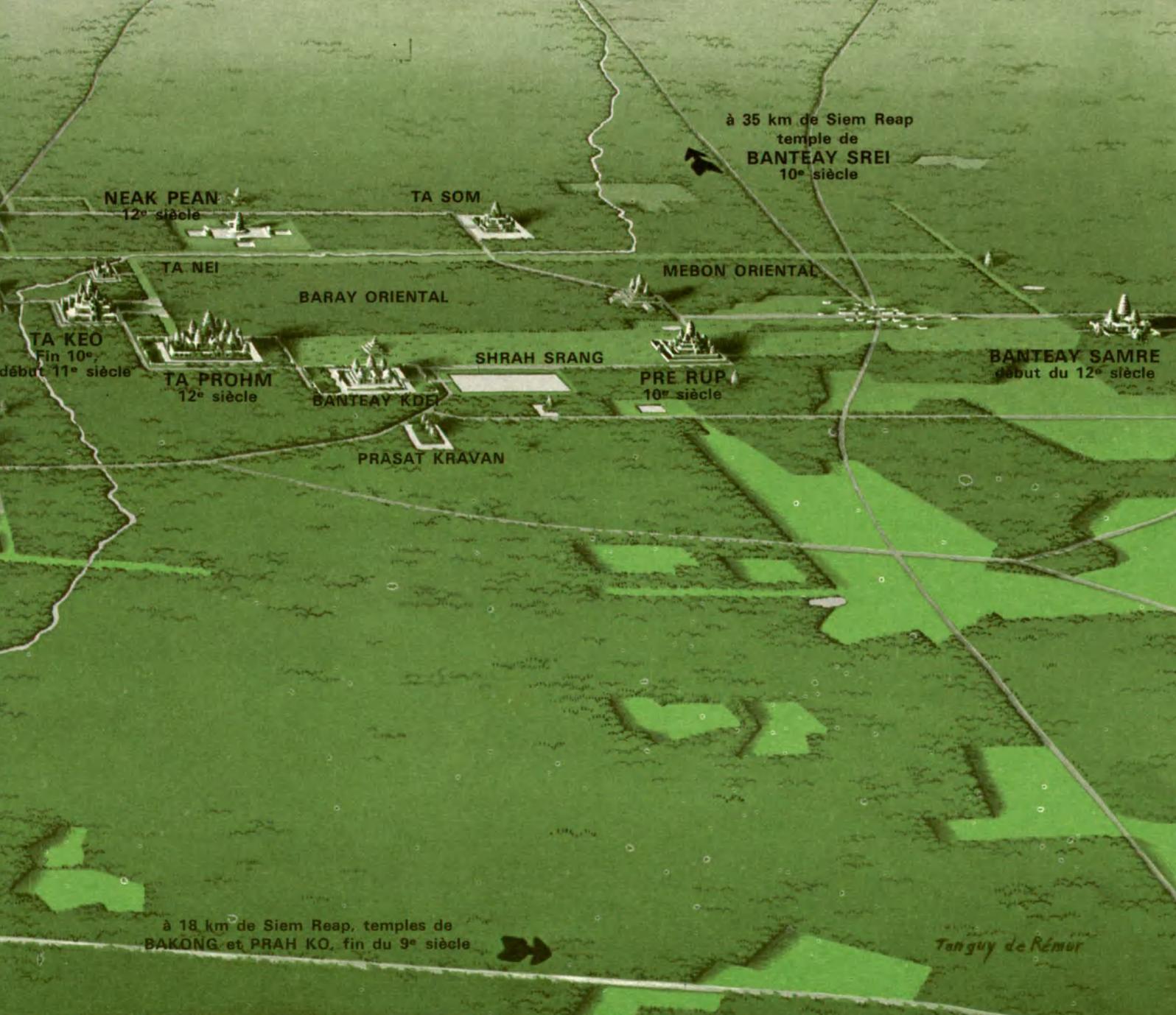
Cette vue générale montre le site d'Angkor (qui veut dire « la ville »), maintenant entièrement entouré par la forêt. Capitale de l'empire khmer du 9^e au 13^e siècle, la ville s'étendait sur 600 km², et comptait 600 temples, dont une centaine ont été jusqu'ici dégagés de la végétation envahissante : les principaux d'entre eux sont indiqués ci-dessus. La prospérité d'Angkor fut liée à la mise en place d'un prodigieux système hydraulique aménagé par les Khmers pour assurer la production du riz : des lacs artificiels ou « baray » stockaient l'eau pendant la saison des pluies, et un ensemble de canaux permettait d'irriguer jusqu'à 1 000 km², aidant ainsi à alimenter une population qui atteignit, à la grande époque, près d'un million d'habitants. (Les plans d'eau figurent en blanc dans le panorama ci-dessus.) C'est à Angkor que l'architecture et l'art khmers ont connu une ampleur et une splendeur inégalées.

Accord entre l'architecture, la ville, l'eau, la rizière

UN CHEF-D'ŒUVRE D'ÉQUILIBRE ÉCOLOGIQUE

par *Henri Stierlin*

HENRI STIERLIN, écrivain et cinéaste suisse, est un spécialiste de l'histoire de l'architecture. Il dirige la collection « Architecture universelle », dont 16 volumes ont été publiés en sept langues aux Editions de l'Office du Livre, à Fribourg (Suisse), et où a paru sa monographie exhaustive, texte et photos, sur le site d'Angkor. Il a également réalisé, en collaboration avec Bernard Ph. Groslier, une série de programmes sur Angkor pour la télévision suisse. (Voir bibliographie page 42.)



Dessin Tanguy de Rémur © Paris-Match

Si l'on a souvent évoqué Angkor pour louer son art admirable, on ne doit pourtant jamais perdre de vue que cette réalisation extraordinaire est due avant tout à une prodigieuse adaptation de l'homme à un milieu, puis aux transformations profondes que la société khmère a fait subir à la nature pour créer un environnement artificiel entièrement régi par la production intensive du riz.

Nulle part mieux qu'à Angkor le terme d'environnement ne trouve sa pleine signification : ce site du Cambodge, qui fut la capitale du royaume khmer entre le 9^e et le 14^e siècle, offre un exemple parfait du processus d'équipement par lequel une civilisation s'est dotée d'un formidable moyen de production de nourriture, sans lequel l'éclosion d'une culture importante n'aurait jamais été possible dans le cadre hostile de la forêt vierge et de la jungle indochinoise.

Résumons ici les principaux cou-

rants qui donnent naissance à la civilisation angkorienne et à son architecture incomparable, que les événements de l'Asie du Sud-Est ont mis récemment, de manière tragique, à la « une » de l'actualité.

Le site d'Angkor est un vaste ensemble groupant des dizaines de temples et de cités « satellites » ainsi que les installations hydrologiques nécessaires à l'agriculture comme à la vie quotidienne de la population khmère. Car Angkor, c'est le miracle d'un pacte entre la terre, l'eau, les hommes et les dieux. Ces quatre facteurs, en se conjuguant, donnent naissance à l'une des plus grandes civilisations de l'Asie médiévale.

Avant même le début de notre ère, l'Inde diffuse dans les pays et régions qui la bordent les fruits de sa haute civilisation, et en particulier ses religions et son art.

C'est le cas, en premier lieu, pour l'île de Ceylan, qui, dès le 3^e siècle

avant J.-C., a subi l'influence du bouddhisme. Mais le Sud-Est asiatique — c'est-à-dire la Birmanie, l'Indochine et les îles de Java et de Bali — ne connaîtront la pénétration des courants indiens qu'aux premiers siècles de notre ère. Le commerce des produits exotiques entre l'Extrême-Orient et l'empire romain a été le moteur essentiel de cette diffusion des cultes bouddhiques et hindouistes sur tout le Sud-Est asiatique.

Les liens établis à cette époque entre l'Inde et les régions extrême-orientales se perpétuent parfois plusieurs siècles après que les relations purement commerciales ont pris fin. Car on constate une sorte de partage des zones d'influence entre l'Inde et la Chine dans cette partie du monde. D'où d'ailleurs le nom d'Indochine que porte la péninsule arrosée par les grands fleuves que sont d'une part le Ménam et le Mékong, où fleurissent des cultures influencées par l'Inde, et d'autre part le fleuve Rouge qui arrose

Angkor jadis : 1 000 km², 150 000 tonnes de riz, 800 000 habitants

les provinces gravitant dans l'orbite des zones sinisées.

L'influence de l'Inde est sensible dès l'apparition de la première architecture en dur. Auparavant, on constate pourtant l'existence, dans le delta du Bassac, sur le bas Mékong, d'une capitale nommée Oc-éo. Au 3^e siècle de notre ère, cette ville comporte une enceinte rectangulaire mesurant 3 000 mètres × 1 500 mètres, constituée par une quintuple levée de terre entourée de douves. Les sanctuaires de cette région — alors nommée par les Chinois le Fou-nan — semblent avoir été édifiés en matériaux légers, bois et chaume, et ne nous sont pas parvenus.

Parmi les premiers monuments que nous connaissons, il faut citer les sanctuaires de la ville de Sambor Prei Kuk, au Cambodge, dont l'enceinte devait mesurer 2 kilomètres de côté. D'emblée, les réalisations de cette capitale du début du 7^e siècle, qui commande l'empire du Tchen-la unifié, ont une importance considérable : les sanctuaires en brique sont disposés dans de vastes enceintes carrées.

Ils sont dotés de hautes toitures construites selon le principe de la voûte en encorbellement, et leur silhouette élancée procède d'une superposition d'étages de plus en plus

petits, formés de petits temples en réduction, selon un principe qui se perpétuera dans toute l'architecture khmère.

Durant le 8^e siècle, après la division du Tchen-la en deux royaumes dont l'histoire est obscure, l'art ne semble guère faire de progrès. Des raids javanais pénètrent en Malaisie et en Indochine. Et ces influences de Java se ressentiront dans les conceptions sur lesquelles va s'élaborer l'épanouissement angkorien.

Mais pour que se manifeste l'éclosion de l'architecture khmère, il faut attendre que s'achève une phase d'incubation dans les Kulen, à 50 kilomètres au nord-est du Grand-Lac cambodgien, où s'est désormais transportée la capitale du royaume, comme si les souverains pressentaient que le destin des Khmers allait se jouer au cœur du pays, et non plus dans le delta du Sud, comme à Oc-éo, ou à l'est du lac, comme à Sambor...

C'est durant cette période, sise entre 800 et 850, que sont posées les bases de l'art qui verra le jour à Roluos, dans la région d'Angkor. A Rong Chen, dans les Kulen, apparaît en effet le premier temple-montagne dont le type caractérisera toute l'architecture khmère. Il s'agit d'une sorte de mariage entre les deux formes héritées de l'Inde par l'entremise de Java :

d'une part le stupa (monticule artificiel dont les bouddhistes font rituellement le tour : Borobudur en est le plus parfait exemple) et d'autre part le sanctuaire hindouiste à étages superposés, qui dérive des modèles indiens de Mahallipuram, par exemple, par l'entremise des temples javanais de Dieng ou de Prambanam.

Ainsi, le temple-montagne est un stupa couronné par un sanctuaire carré, dont la toiture est formée d'étages en réduction et qui représente symboliquement la cité des dieux, édiflée sur le mont Mérou des mythes hindous.

A l'orée du 9^e siècle, au nord-ouest d'Angkor, le temple d'Ak Yum présente une seconde tentative de ce genre. L'édifice semble d'ailleurs être l'œuvre du souverain khmer Jayavarman II, qui vécut longtemps à la cour des Çailendra de Java, et à qui l'on doit l'établissement définitif de la cité royale dans la région angkorienne.

Mais c'est avec la fondation de Roluos, dans le quadrant sud-est d'Angkor, par le roi Indravarman (877-889), que les techniques khmères trouvent leur individualité : pour la première fois, l'homme indochinois ne se bornera plus à creuser des canaux pour mieux utiliser l'eau de la mousson, mais procédera à un vaste travail d'équipement du territoire afin

Photo © Luc Ionesco, Paris



d'améliorer le rendement de la culture du riz, qui constitue la nourriture principale dans toute l'Asie du Sud-Est.

Et c'est là ce qui lui vaudra la richesse grâce à laquelle pourront être édifîés les vastes ensembles angkoriens.

En effet, Indravarman comprend que, pour briser le cycle fatal de la mousson qui déverse trop d'eau durant quatre mois, après lesquels les précipitations font totalement défaut durant huit mois, il n'existe qu'une solution : emmagasiner l'eau excédentaire puis la redistribuer en période de pénurie.

Ainsi, il sera possible de tirer le meilleur parti de la plaine angkorienne, qui, étant abondamment irriguée toute l'année, pourra porter jusqu'à trois récoltes de riz par an. A cette fin, il entreprend d'immenses travaux d'hydraulique et aménage de vastes lacs arti-

fiels : les barays. Ce sont les réservoirs où sera accumulée l'eau nécessaire à l'irrigation des rizières.

D'emblée, le premier baray que nous connaissions, celui de Lolei, à Roluos, dans le sud-est d'Angkor, présente une nappe d'eau rectangulaire de 3 000 m de long sur une largeur de 800 m. Ce lac artificiel est construit à l'aide de digues, de telle sorte que l'eau est en charge, c'est-à-dire se trouve au-dessus du niveau de la plaine. Il suffit donc d'ouvrir des saignées dans les digues pour qu'elle s'écoule, permettant ainsi l'irrigation mesurée des rizières.

Rempli par un canal forcé et par la pluie des moussons, le baray va être l'instrument et la source de la richesse khmère. A Roluos, 6 millions de mètres cubes d'eau sont ainsi emmagasinés. Les rois suivants poursuivront cet équipement hydrologique par le grand

Baray Oriental (7 000 m \times 1 800 m), œuvre de Yasovarman vers 900 de notre ère, puis par le Baray Occidental (8 000 m \times 2 200 m), construit vers 1050 et dont la capacité dépasse quelque 40 millions de mètres cubes d'eau.

Mais ce rigoureux équipement technologique de la plaine angkorienne ne va pas sans modifier profondément l'aspect du paysage. L'hydrologie modèle les campagnes, qui sont sillonnées par des canaux rectilignes et que subdivisent les damiers des rizières. Désormais la solution proprement khmère de l'aménagement du territoire est trouvée, et la plaine d'Angkor, sur près de 1 000 kilomètres carrés, produira annuellement 150 000 tonnes de riz, grâce auxquelles il sera possible de nourrir une population qui peut être estimée, pour la région angkorienne seule, à 700 ou 800 000 habitants au 12^e siècle ; on disposera en outre d'un excédent de production

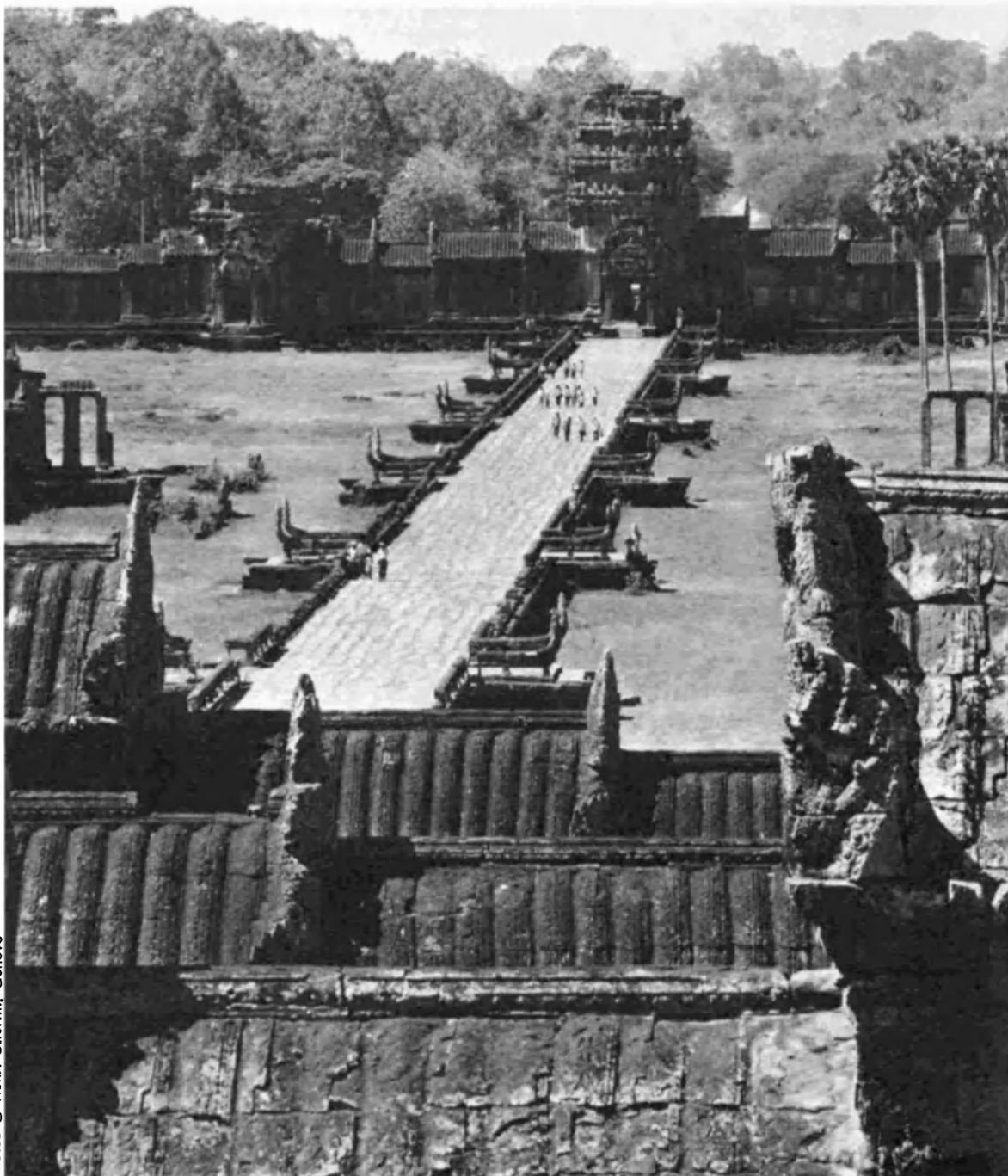
SUITE PAGE 10

LA CHAUSSÉE DES SERPENTS MYTHIQUES

A droite, la partie terminale de la chaussée axiale qui mène à Angkor Vat, vue du troisième étage de l'édifice. Longue, dans sa totalité, de 350 mètres et surélevée, cette chaussée est bordée de chaque côté de « nagas » (serpents), divinités des eaux. Au fond, le triple pavillon d'entrée du temple (ou gopura), cruciforme et surmonté de hautes tours partiellement écroulées : de part et d'autre, un portique latéral le relie à deux autres gopura, invisibles sur cette photo, plus petits et de plain-pied, qui permettaient le passage des chars et des éléphants.

ÉLÉPHANTS A TROIS TÊTES CUEILLANT DES LOTUS

L'impressionnante Terrasse des Eléphants du Palais du Roi (à gauche). Situé au cœur de l'énorme quadrilatère de 3 km de côté qu'est Angkor Thom (ou « la grande cité »), ce palais s'élevait face au soleil levant et on y accédait par la Voie Royale : une fois franchies les douves, on y voit, s'étendant sur 300 mètres de chaque côté de l'escalier d'accès, ce haut relief grandiose, frise d'animaux grandeur nature montés par leurs cornacs et représentés dans des scènes de chasse, qui se reflètent dans l'eau de la douve. Au bout de la frise, formant pilier et flanquant l'escalier, d'autres pachydermes, les éléphants tricéphales d'Indra, saisissent des lotus avec leurs trompes.



Photos © Henri Sterlin, Genève

Au pied des temples les prodiges de l'hydraulique

de l'ordre de 40 pour cent, destiné à l'exportation vers les régions moins florissantes, où n'a pas été mise en exploitation une telle « usine à riz ».

Mais cette formule qui contribue à créer un milieu artificiel, entièrement soumis à l'homme qui y imprime son empreinte, va rejaillir aussi sur la structure des villes, où l'on retrouve la rigueur d'un urbanisme régi par un plan orthogonal, dont, en dernier ressort, le temple, au cœur même de la cité, représente la culmination.

Car dans le monde khmer, tout se tient, depuis la diguette bordant la rizière du paysan cambodgien jusqu'au temple à triple enceinte, avec ses douves reliées au système hydrologique de l'irrigation...

C'est d'ailleurs ce que nous enseignent la cité de Roluos, première grande capitale organique de la région d'Angkor. Indravarman ne se contente pas de construire le baray de Lolei. Il édifie dès 881 le temple-montagne de Bakong, qui s'élève au centre de la cité nommé Hariharalaya. L'édifice est formé de cinq terrasses ou plates-formes superposées presque carrées, appareillées en grès, et mesurant 67 m x 65 m à la base, qui se dressent jusqu'à une hauteur de 15 m, formant un socle monumental pour le sanctuaire principal.

Des sanctuaires satellites, au nombre de 12, entourent l'avant-dernier étage du monument, et huit grandes tours (prasats) en brique sont disposées autour de la pyramide, à l'intérieur d'une enceinte de 160 m x 120 m, que borde une douve de 60 m de large, dont le pourtour mesure 1 500 m environ.

Autour de cette première douve se dressait la cité formée de huttes de chaume, ou paillotes, édifiées sur pilotis en raison des pluies de la mousson. Cette cité, elle-même ceinte d'une deuxième douve de 22 m de large formant un quadrilatère de 800 m de côté, devait abriter quelque 7 à 8 000 habitants. Des voies axiales franchissaient les douves sur des digues de terre et conduisaient au temple central, divisant la cité en quatre.

Désormais le complexe khmer est mis en place : un baray alimente les douves de la ville, au centre de laquelle se dresse le sanctuaire royal, sous forme de temple-montagne. L'ensemble constitue une mécanique complexe dont le fonctionnement tant technologique que magico-religieux assure la prospérité d'une société agraire fondée sur l'exploitation intensive du riz. Tel est le secret de l'équation khmère. Et même lorsque les proportions de l'entreprise de Roluos seront multipliées par 4 ou 5 à Angkor, dans les cités murées de Yasodharapura ou plus

tard d'Angkor Thom, le fonctionnement restera le même.

Et l'architecture ne fait que couronner la création fonctionnelle de l'hydrologie destinée à l'irrigation. Le temple protège et sanctifie l'œuvre technologique en raison de la présence du dieu sous forme d'idole dans la cella. Car le temple khmer, qu'il soit voué aux divinités hindouistes que sont Shiva, Vishnou ou Brahma, ou (tout à la fin du monde angkorien) au Bouddha-Roi, représente le centre du monde, le mont Mérou sur lequel vivent les dieux (comme les divinités du panthéon grec sur l'Olympe).

Son plan carré, avec ses subdivisions géométriques, constitue un vaste mandala (diagramme ésotérique d'origine indienne) déployé à la fois sur le temple — qui est ainsi mis en harmonie avec les lois du cosmos —, sur la ville des hommes, la capitale royale — qui s'identifie alors avec le centre de l'univers —, et sur la plaine d'Angkor tout entière — qui est par là même vouée aux dieux — et que découpent en quatre quadrants les axes des voies orthogonales, issues du sanctuaire, et dont les perspectives s'étendent à l'infini sur le pays khmer.

Cette double symétrie que présentent les constructions de part et d'autre de chacune des voies perpendiculaires conduisant au sanctuaire central est une loi fondamentale de la composition des temples dans l'architecture des pays indianisés. Mais jamais comme chez les Khmers elle n'avait réussi à s'imprimer, aussi bien sur le monument sacré que sur la cité des hommes et sur le pays lui-même.

C'est cette vision globale du symbolisme et de son efficacité magico-religieuse, associée aux fonctions pratiques des barays et de l'irrigation, qui font le génie khmer. De cet esprit de synthèse étonnant, conjuguant tous les aspects de la création humaine, va naître l'apothéose d'Angkor Vat.

Il ne faut pas négliger, dans cette perspective, l'un des facteurs qui est responsable de l'individualisation de l'art khmer, et grâce auquel celui-ci se distingue de l'art indien dont il est issu. Nous voulons parler de l'architecture populaire qui est le propre de l'ancien Cambodge, et en particulier des constructions de bois réalisées sur pilotis, avec leur toiture à pignons, couverte de chaume. Cette architecture domestique doit d'ailleurs remonter aux temps préhistoriques et ne se distingue pas des créations néolithiques antérieures à l'influence indienne.

C'est cet art populaire dont on retrouve la représentation sur les bas-reliefs khmers (à Angkor Vat et au Bayon, en particulier) qui préside à la naissance des formes typiques de l'architecture angkorienne. On en dis-

cerne l'influence dans une série de pétrifications, de transpositions dans la pierre de formules remontant à des constructions originellement en bois.

C'est le cas, par exemple, pour les balustres tournés des fenêtres, reproduisant en grès les rondins des ouvertures à claire-voie des huttes, pour les toitures à pignons croisés, traduisant dans la pierre la technique des charpentiers, pour les colonnettes bordant certaines allées surélevées, qui rappellent les passerelles palafittiques des habitations proches du Grand-Lac, pour les mortaises à l'onglet des portes et fenêtres, etc.

Tout cela est caractéristique de l'art khmer, et ne dérive nullement de modèles indiens. Ainsi l'architecture khmère a-t-elle à la fois puisé à ses propres sources et mis à contribution le vocabulaire plastique de l'Inde.

Photo © Henri Stierlin, Genève



LES DIVINITÉS
D'ANGKOR VAT



Cette photographie est remarquable à plus d'un titre. Et tout d'abord parce que, grâce à l'emploi d'un grand téléobjectif moderne, elle présente en enfilade, dans une perspective ramassée, les plans multiples de plusieurs murs couvrant une étendue de 30 mètres, dans la grande galerie d'Angkor Vat. Cette galerie forme le vestibule du temple, le plus vaste et le mieux conservé du site d'Angkor, construit de son vivant par le roi fondateur, Suryavarman II, pour y être divinisé. Les personnages à longues jupes et coiffés de diadèmes, le buste nu suivant l'antique coutume khmère, sont des divinités célestes, nommées *apsaras* ou *devatas*, qui, d'après la mythologie bouddhiste, étaient destinées à réjouir les dieux et les bienheureux.

Si un riche symbolisme est présent déjà dans l'œuvre d'Indravarman à Roluos (temple-montagne de Bakong), en revanche l'architectonique ne cesse de progresser pour devenir plus complexe tout en gagnant en homogénéité et en qualité. Ainsi les édifices longs qui bordaient le sanctuaire de Bakong de part et d'autre des allées axiales vont dorénavant se multiplier, occupant même les degrés des temples-montagnes.

Ces salles longues se pressent bientôt sur le périmètre entier des étages de la pyramide. Et l'on peut suivre le processus génial de simplification qui va présider (dans les temples de Phiméanakas et de Takéo) à la naissance de cet élément essentiel de l'architecture classique khmère : la galerie pourtournée. Les solutions de continuité entre les salles disparaissent,

le mur extérieur de la galerie ainsi formée finit par se confondre avec l'enceinte de chaque étage, et les portes axiales (nommées « *gopuram* » selon l'appellation hindoue), de même que les tours d'angles, sont intégrées à la composition. Ces diverses enceintes concentriques symbolisent d'ailleurs les chaînes de montagnes entourant l'univers des hommes, et que cerne l'océan primordial, représenté ici par la large douve bordant la cité.

Technologiquement aussi, les progrès sont sensibles : par suite du processus général de pétrification qui a lieu dans les temples, les sanctuaires édiés en brique et en pierre de taille — afin de donner aux dieux éternels des matériaux éternels — présentent bientôt des toitures où les charpentes de bois et les tuiles font

place aux voûtements en encorbellement réalisés en grès.

Enfin, sur le plan de l'ornementation, la période classique apporte un souci exceptionnel de perfection. Et le recours à la pierre de taille contribue également à la qualité de la sculpture. L'une des premières réalisations réellement classiques, en ce sens, est le petit temple de Banteay Srei, à une vingtaine de kilomètres au nord d'Angkor.

La disposition de ce bijou est d'ailleurs particulière puisque nous n'avons plus affaire à un temple-montagne, mais bien à un temple plat, où les enceintes successives représentent un développement à l'horizontale des galeries superposées qui caractérisaient les temples-pyramides. Mais c'est bien le décor prodigieusement riche et fouillé de ce minuscule sanctuaire qui



CHEF-D'ŒUVRE D'ÉQUILIBRE ÉCOLOGIQUE (Suite)

en fait la réputation. On y discerne, malgré une certaine mignardise, une telle autorité dans la qualité, un tel sens de la grâce et de l'élégance, une telle sûreté et une si parfaite maîtrise, que l'on ne peut nier qu'il s'agisse là de l'un des sommets de l'art khmer.

Construit en 967, ce petit temple est littéralement couvert de divinités, de nymphes et de gardiens finement ciselés dans le grès rose. Et l'on ne peut y découvrir la moindre surface de pierre qui ne soit décorée avec une finesse inégalable, dont la prolixité s'apparente à la luxuriance de la forêt vierge qui l'entoure...

Avec le grand temple d'Angkor Vat qui fut construit durant le règne du plus célèbre et du plus glorieux des rois angkoriens, Suryavarman II (1113-1150), l'architecture khmère trouve son point de culmination extrême, tant par la perfection des formes et des espaces que par la qualité de la réalisation.

12

Le temple proprement dit est une véritable cathédrale de la jungle. Paradoxalement, il est d'ailleurs contemporain des grands édifices gothiques de Chartres, de Sens ou de Notre-

Dame de Paris ! Angkor Vat est non seulement le plus grand, mais aussi le plus beau de tous les temples édifés dans la péninsule indochinoise. La douve, large de près de 200 mètres, s'inscrit dans un rectangle de 1 500 mètres \times 1 300 mètres et délimite une aire de 2 kilomètres carrés — soit plus qu'une ville romaine impériale comme Timgad ! Le temple est le centre d'un complexe urbain dont ne subsistent aujourd'hui que les édifices construits en dur, mais qui devait contenir au total quelque 17 000 à 20 000 personnes.

La douve, qui totalise 5,5 kilomètres de pourtour, est traversée sur le côté occidental par une digue supportant une chaussée d'accès qui conduit à un vaste portique d'entrée mesurant 235 mètres de long, coupé par trois portes ou gopuram. Cette ample composition formant l'entrée principale constitue, en avancée, une réplique de la façade du temple, qui n'apparaît qu'une fois franchis ces propylées majestueux.

Une nouvelle chaussée axiale s'élançe alors sur 350 mètres de long jusqu'au pied du temple proprement dit, dont la façade s'élève sur un haut so-

cle, richement mouluré, et que dominent les cinq tours couvertes d'une toiture de pierre en forme de tiare. Symétriquement se déploient les ailes de l'immense galerie pourtournante, ouverte vers l'extérieur par une double rangée de piliers de pierre, et qui mesure 187 mètres \times 215 mètres. Sur les murs intérieurs de cette galerie se déroule un fantastique ensemble de bas-reliefs qui courent tout autour du temple sur plus de 500 mètres de long. C'est une sorte de chronique du royaume en même temps qu'une mythologie.

En reprenant alors la progression axiale, on pénètre dans un complexe qui constitue le nœud de toute l'architecture classique angkoriennne : le préau cruciforme. C'est ce préau en croix — formé de quatre courettes séparées par des passages couverts — qui unit la galerie des bas-reliefs à la galerie de la deuxième enceinte.

Ce préau cruciforme présente pour la première fois un voûtement en grès supporté par une quadruple rangée de piliers, formant une nef centrale contreboutée par deux bas-côtés. Réalisation aérienne et pleine de grâce, qu'ornement, sur tout le pourtour de



Photos © Henri Stierlin, Genève



LES GÉNIES ET LA PYRAMIDE. - A gauche, le mandapa (ou salle de réunion précédant le sanctuaire) du temple de Banteay Srei, bijou de la forêt d'Angkor (voir aussi page 2) : voûté en briques, le charmant monument est veillé par ses gardiens mythiques, génies à corps humain faisant face à l'escalier d'accès et hommes à têtes de singes flanquant l'édifice en grès rose, aux moulures d'une richesse exubérante. Ci-dessus, vus d'avion, les vestiges de Phnom Bakheng, le temple-montagne aux 109 tours édifié sur une butte naturelle et situé entre Angkor Thom et Angkor Vat. Il formait jadis le centre de la capitale du roi Yasovarman, qui l'avait fait construire vers l'an 900 : élevé de 13 mètres, le temple se dressait au sommet de cinq terrasses formant gradins et était entouré de tours-sanctuaires (ou prasats) en quinconces.

la composition, et en relief vigoureusement accentué, un véritable ballet de Dévatas et d'Apsaras (divinités féminines du panthéon indien).

Pour passer au niveau du second étage, les trois galeries parallèles du préau suivent le mouvement ascendant des escaliers couverts, grâce à un système de voûtes superposées qui s'emboîtent les unes dans les autres. La galerie pourtournante du second étage ne s'ouvre que sur l'intérieur par des fenêtres à balustres. Cette deuxième enceinte qui mesure 100 m x 115 m contient l'énorme soubassement, haut de 13 m, au sommet duquel se dressent les cinq tours du sanctuaire.

Ce troisième degré du temple-montagne est également formé d'une galerie pourtournante. Mais ses fenêtres à balustres s'ouvrent sur l'extérieur alors que des piliers forment des portiques vers les courettes intérieures. Le sanctuaire central, auquel répondent les quatre tours des angles, est relié à la galerie par des passages couverts supportés par des piliers, comme au préau cruciforme.

S'étayant sur quatre porches en

avancée, le sanctuaire central s'élance vers le ciel en un seul élan de 42 m, pour culminer à 65 m au-dessus de la plaine d'Angkor. De là, on perçoit avec clarté le gigantesque mandala que dessine sur le sol le complexe construit, reflétant l'image du palais céleste dans lequel vivent les dieux.

A la mort de Suryavarman II, vers 1150, les voisins des Khmers, les Chams, profitent de la désorganisation générale de l'empire plongé dans les révoltes de palais et les luttes pour la succession : ils réalisent un raid audacieux contre Angkor qu'ils incendient en 1177. C'est au roi Jayavarman VII que reviendra le mérite de restaurer la puissance khmère. Il parvient à chasser l'envahisseur, et, en 1181, à se faire couronner roi d'Angkor, cité qu'il entreprend aussitôt de reconstruire entièrement. Le souverain abandonne le culte hindouiste de ses prédécesseurs pour adhérer à la doctrine du Bouddha. On voit alors éclater un style totalement nouveau qui relève d'un baroquisme étrange et fascinant, où la rigueur classique d'Angkor Vat disparaît au profit d'un concept inédit de l'espace et de la volumétrie : on se trouve su-

bitement en présence d'un art où les frontières entre sculpture et architecture ont disparu.

Les tours des monuments se couvrent d'immenses visages en relief qui représentent à la fois l'image du Bouddha Çakyamuni (le Sage Gautama) et l'effigie du souverain Jayavarman VII. C'est donc une révolution profonde qui se produit tant dans le domaine religieux que dans celui des formes.

D'emblée, le souverain érige un temple-cité : ce sera le complexe de Ta Prohm, dont l'enceinte mesure 1 000 m x 600 m. Le temple proprement dit est construit sur un schéma qui servira de modèle à la plupart des monastères bouddhiques édifiés sous le règne de ce souverain. Fondamentalement, la formule est celle du temple plat — que nous avons déjà trouvée à Banteay Srei — mais les enceintes sont formées dorénavant non seulement de murs, mais de galeries pourtournantes concentriques. Ainsi l'identité qui s'était progressivement manifestée entre les degrés de la pyramide et les galeries pourtournantes est totalement assumée, et le symbolisme reste le même, qu'il s'agisse

Ci-dessous, les saisissantes « tours à visages » du Bayon, merveilles de l'art monumental du 12^e et du 13^e siècles, qui se trouvent dans l'enceinte d'Angkor Thom. « Du haut de l'air, ces quatre visages qu'avaient chacune des tours regardaient aux quatre points cardinaux, regardaient partout, entre les paupières baissées, avec la même expression..., le même sourire ; ils affirmaient, ils répétaient de façon obsédante l'omniprésence du dieu d'Angkor », notait l'écrivain français Pierre Loti qui visita Angkor en 1901.

Photo © Luc Ionesco, Paris



LE SOURIRE KHMER DU BAYON

par **Philippe Stern**

QUEL admirable, mais quel étrange monument, que le Bayon d'Angkor !

Deux points d'attraction dominant. L'un est la galerie extérieure qui, bien qu'écroulée, garde ses murs couverts de bas-reliefs. En effet, à partir d'une certaine époque de leur développement, les grands temples khmers sont en général constitués par des galeries concentriques autour du sanctuaire central et, à partir du 12^e siècle de l'ère chrétienne, les galeries extérieures sont couvertes de bas-reliefs (Angkor Vat, Banteay-Chmar, le Bayon).

Au Bayon, sur ces bas-reliefs, une intéressante innovation se voit. Au bas de l'un d'eux, une série de petites scènes de la vie journalière se déroule (voir photos pages 30 à 38), nous faisant entrer dans l'intimité de la vie quotidienne de ce temps, scènes qui

PHILIPPE STERN, *orientaliste français, l'un des noms les plus prestigieux qui s'attachent à la signification de l'art khmer, est l'initiateur d'une méthode qui s'est désormais imposée et qui lui a permis d'établir les chronologies et de définir l'évolution de cet art : son ouvrage, « les Monuments khmers du style du Bayon et Jayavarman VII », fait autorité dans le monde. Il travaille actuellement à un vaste ouvrage sur l'esthétique, dont l'article que nous publions ici mentionne le principe central, ainsi qu'une de ses applications : le sourire. Un autre ouvrage de Philippe Stern, « Colonne Indiennes d'Ajanta et d'Ellora : évolution et répercussions », est actuellement sous presse (Publications du Musée Guimet, Presses Universitaires de France). Conservateur en chef honoraire des musées de France (Arts asiatiques), il a largement contribué à développer et à rénover le Musée Guimet de Paris, dont les collections orientales sont célèbres. Il a été également un des premiers à s'occuper de la musique non occidentale, d'Asie et d'Afrique. (Voir bibliographie page 42.)*

n'existaient pas précédemment sous cette forme dans l'art religieux qu'est l'art khmer.

Mais bien plus frappante encore est la partie supérieure du monument car le Bayon est un « temple-montagne », ce temple que chaque grand roi faisait construire, en pyramide à gradins le plus fréquemment, et qui était censé être centre du monde des hommes comme la montagne divine était centre du monde des dieux.

Les tours-sanctuaires du Bayon, multiples (au moins cinquante), ont sur leurs quatre faces le visage unissant le personnage divin au roi divinisé, visage irradiant ainsi aux quatre points cardinaux la bienveillance royale : « Faces partout », disent les textes. C'est une innovation du grand roi bouddhiste Jayavarman VII (qui régna de 1181 à 1219 environ de l'ère chrétienne), innovation correspondant à sa grande réforme religieuse se situant, d'après mes recherches, une dizaine d'années après le début du règne (1).

Quand, au Bayon, on débouche sur la partie supérieure dont l'élargissement, décidé en cours de travaux (il cache des sculptures antérieures), rend ce qui l'environne un peu chaotique, stupéfaction. Cette partie supérieure présente de toutes parts un étonnant spectacle. De toutes parts, on est accueilli par ces visages qui partout, de tous côtés, à des hauteurs différentes aussi, se répercutent, se répondent, et un grand nombre de ces visages sont souriants (photo ci-contre).

Le Bayon est le dernier des grands monuments khmers en pierre. L'art khmer, sur un territoire correspondant très approximativement au Cambodge actuel, a débuté au 6^e siècle de l'ère chrétienne, mais, pendant environ la première moitié de son évolution, les monuments, avec souvent de fort belles statues et un décor remarquable (linteaux surtout), ne sont que des édifices de taille modeste, en éléments séparés.

C'est plus tard seulement, après la fondation d'Angkor (extrême fin du 9^e

(1) Voir mon livre « Les Monuments khmers du style du Bayon et Jayavarman VII », aux Presses Universitaires de France, où se trouvent joints des traductions et des travaux dispersés de philologie concernant la grande figure de Jayavarman VII, travaux de G. Coedès, publiés en plein accord avec lui surtout et se rapportant exceptionnellement à des études d'autres auteurs.

ou tout début du 10^e siècle de l'ère chrétienne), que se développent les grands temples à enceintes concentriques et que, comme matériau, on passe de la brique à la pierre. A Angkor, tout récemment, une trentaine de monuments étaient encore debout et Angkor demeura, sauf un court moment au 10^e siècle, capitale, jusqu'à la fin de la splendeur khmère avec Jayavarman VII et même sensiblement au-delà.

ÉLARGISSONS un moment notre sujet.

Ce sourire bouddhique du bouddhisme évolué, très différent du bouddhisme primitif et qu'on nomme bouddhisme du grand véhicule (Mahāyāna), sourire que nous avons rencontré au Bayon, est plus parfait et plus beau encore dans la statuaire de ce temps (photo page 16, en haut). Il est alors accompagné des yeux clos.

Que signifie-t-elle, cette expression souriante ? C'est un exemple concret de ce qui — centre de nos conceptions esthétiques — aboutit, exprimé par des mots, à des contraires unis qui, en réalité, sont des *contraires non encore désunis* dépassant le langage et les concepts.

Les yeux clos exprimeraient ainsi l'intériorité, hors du quotidien, qui cherche au plus profond de soi ce qui vous dépasse dans le détachement, et une paix surhumaine, chemin du « Nirvāna », cependant que le sourire indiquerait, montant aussi du plus profond, cette charité bouddhique presque tendre de communication-communion avec tous les êtres qui, par ce sourire, se propage sur tout le visage.

Unité de cette expression qui serait, dans ce style du Bayon, celle des « Bodhisattva » masculins (tête surmontée d'un cylindre avec petite figurine) ou de ce qui y correspond sous forme féminine (« Prajnaparamita » où, sur la tête, est un cône portant la petite figurine. Photo page 16).

Les « Bodhisattva » du grand véhicule sont, on le sait, ces êtres miraculeux et quasi divins qui, à travers d'innombrables existences de détachement et de charité (de connaissance peut-être aussi), sont parvenus par ces transmigrations au seuil du « Nir-

LE SOURIRE DE LA PROFONDE CONTEMPLATION

Peu d'expressions artistiques dépassent en beauté le sourire profond des statues d'Angkor (à droite, une reine divinisée ; au milieu, le roi Jayavarman VII, dont le nom signifie « le protégé de la victoire »). Ce sourire, qui s'apparente à celui, à demi effacé, du pharaon et rénovateur religieux Aménophis IV ou Akhenaton (photo à l'extrême droite), régnant sur l'Égypte 1300 ans avant notre ère, révèle tout un univers de sérénité, de douceur et d'humanité, porté à son point de perfection dans l'art khmer : c'est le sourire qui anime le foisonnement d'effigies monumentales des « tours à visages » du Bayon et qui y traduit la contemplation bienveillante du Bouddha étendue à tout l'univers (ci-dessous, une vue générale du Bayon).

Photo © Bulloz - Musée Guimet, Paris



Photo © Henri Sterlin, Genève

SOURIRE KHMER (Suite)

vâna » qui les délivrerait de toutes les douleurs en les dépersonnalisant, en les faisant se perdre dans un ineffable que toute spécification amoindrirait. Mais ils refusent cette délivrance pour se consacrer par compassion au salut des autres, ne voulant l'accepter, cette délivrance, que lorsque tous seront sauvés avec eux. Et cette charité bouddhique avait imprégné si fortement le roi Jayavarman VII qu'il disait dans les stèles des hôpitaux dont il sera question plus loin qu'« il souffrait des maladies de ses sujets plus que des siennes car c'est la douleur publique qui fait la douleur des rois et non leur propre douleur ».

Sur les têtes khmères de ce temps (photo de gauche, ci-contre) lèvres allongées au sourire de profondeur et yeux clos font participer en cette intériorité à cette ineffable paix dans l'ineffable compassion tendre pour tous les êtres. J'ai chez moi un moulage d'une des plus belles têtes ayant cette expression. Bien que la voyant chaque jour, ce qu'elle m'apporte sans cesse, comme toute forme de beauté parvenue à sa plus grande profondeur, est inépuisable.

Rois divinisés, avons-nous dit. Mais, sauf justement pour Jayavarman VII à la fin de la splendeur khmère, ce que représente la statue, c'est, totalement idéalisée et sans nulle ressemblance personnelle (et c'est peut-être ce qui en fait la valeur), la divinité figurée selon l'idéal de beauté de l'époque, que les statues soient hindouistes (Çiva ou Vishnou considérés comme dieux suprêmes) ou bouddhistes. Seule l'inscription précise que tels humains (rois seuls d'abord, puis, peu à peu, membres de la famille royale et même hauts dignitaires) étaient censés être fondus après leur mort dans le séjour divin correspondant à la divinité représentée.

C'est avec Jayavarman VII, identifié alors sans doute au Bouddha (l'Illuminé) lui-même, que nous voyons unis l'expression spirituelle et le portrait individuel (photo de couverture et page 17).

Et nous nous trouvons alors devant un fait curieux... et émouvant. Rares dans l'histoire de l'art sont les représentations du sourire en profondeur (4 périodes seulement, croyons-nous). Or, deux très grands souverains rénovateurs religieux, Aménophis IV-Akhenaton dans l'Égypte antique (14^e siècle avant l'ère chrétienne) et Jayavarman VII chez les Khmers (fin du 12^e et début du 13^e siècle après J.-C.), correspondent tous deux à une époque de ce sourire en profondeur. Ce n'est sans doute pas un hasard car le sourire est lié à la communication, compréhension, communion, compassion, tendresse même.

Fait plus étonnant encore, dans les deux cas, des têtes en portraits spiritualisés appartenant à des statues sont parvenues jusqu'à nous. Celle du souverain égyptien, tête colossale de Karnak (photo page 17) est en extrême allongement avec lignes si particulières bombant sur les joues et s'étirant en incurvations contraires jusqu'au long menton, alors que la tête de Jayavarman VII (photo de couverture et page 17), si individuelle qu'on la reconnaît aussitôt quand on voit une autre représentation du même roi, est, elle, en largeur, légèrement bouffie et gardant pourtant sa spiritualité (G. Coedès a prouvé qu'il s'agissait bien du portrait de ce roi).

En Égypte, Aménophis IV devenu Akhenaton à El-Amarna fut peut-être le premier souverain monothéiste et son hymne au soleil — on peut le voir dans le texte de Daniel-Rops « Le Roi ivre de Dieu » — est exactement, strophe par strophe, repris par le psaume 104 de la Bible, influence très probable d'Akhenaton sur la Bible vu la date approximative de l'exode et l'histoire, fût-elle légendaire, de Moïse.

Quant à Jayavarman VII, il montra constamment une intense charité bouddhique (« la douleur des peuples est la douleur des rois » et d'autres citations pourraient être multipliées) et fut un grand rénovateur religieux, nous le verrons plus loin. De plus, à El-Amarna, sens de la vie familiale (Bois-

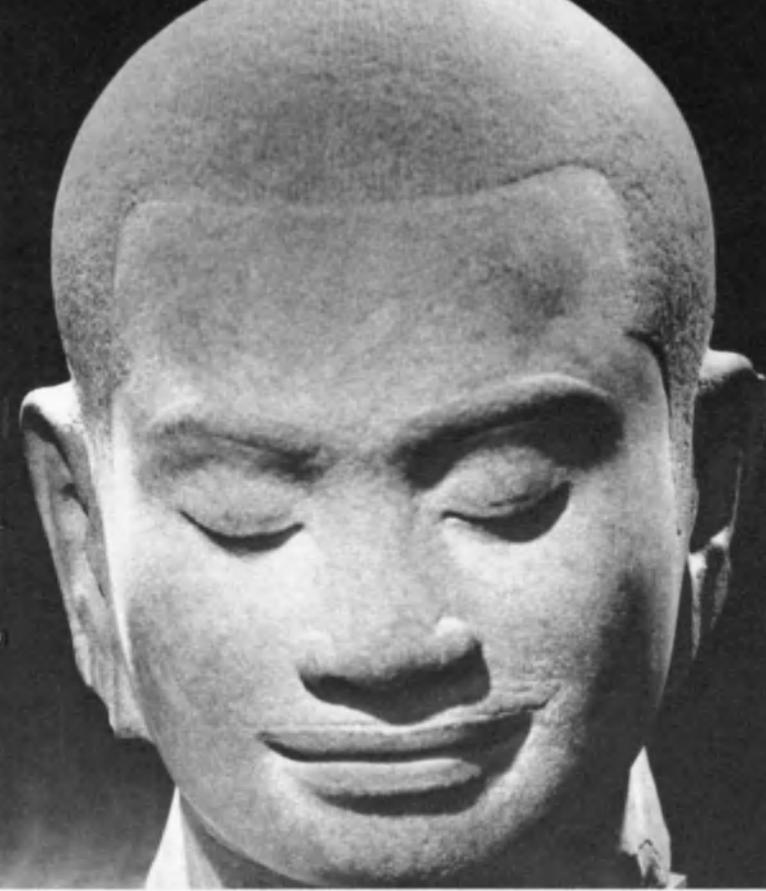
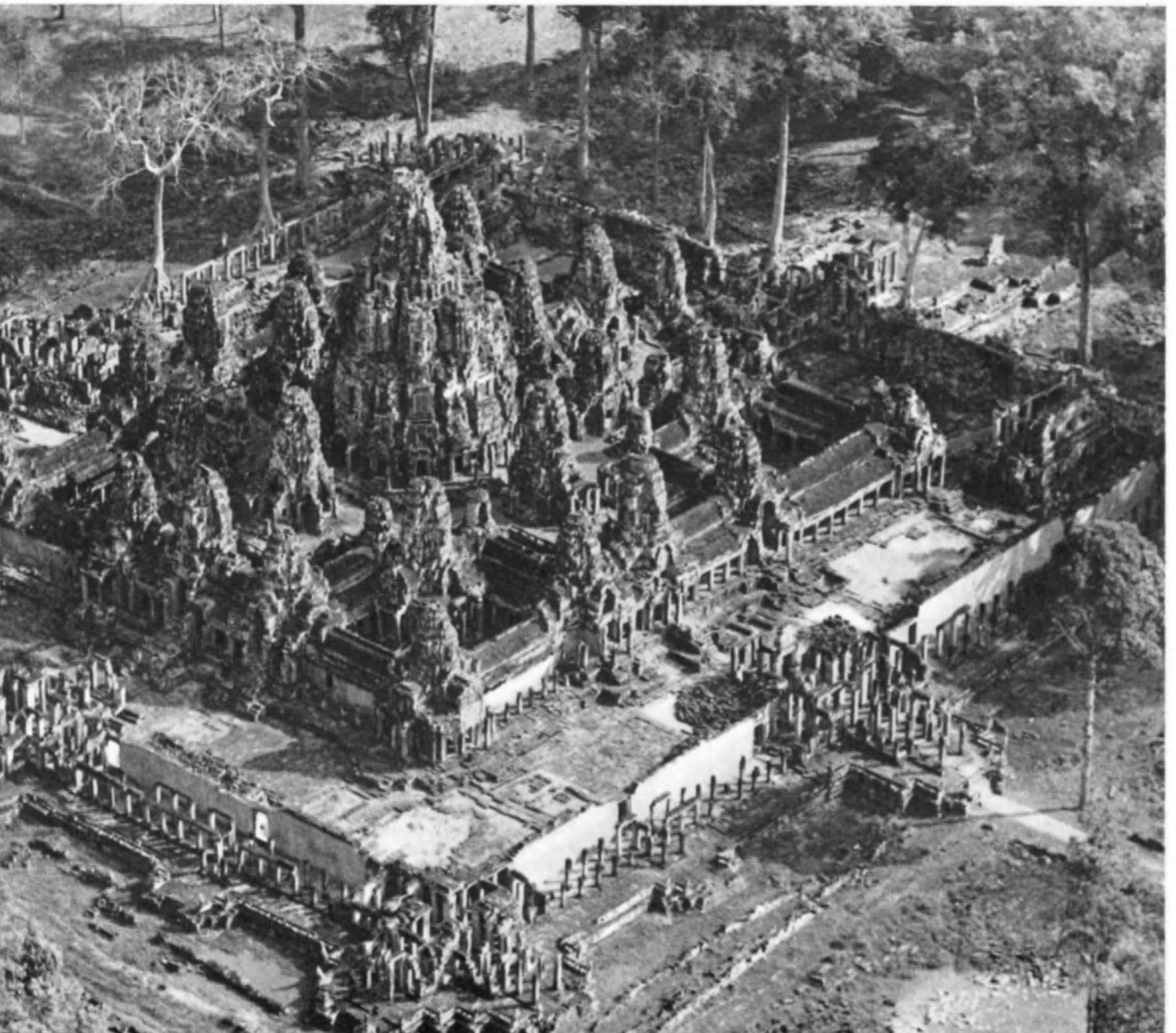


Photo © R. Caucheter, Paris - Musée de Phnom Penh



Photo © Giraudon, Paris - Musée du Caire



selier l'avait souligné), de même que dans les bas-reliefs du Bayon, nous l'avons déjà signalé (photos pages 30 à 38). Ainsi, entre Aménophis IV et Jayavarman VII, similitude par les tendances répondant à un même humanisme, mais aucune influence possible vu la distance des lieux et surtout les vingt-cinq siècles qui séparent ces deux rois.

**

Jayavarman VII, autre particularité très extraordinaire, semble avoir organisé une très complexe administration éprise de statistiques et il nous donne à une unité près le nombre du personnel et des objets attribués aux temples, précision stupéfiante (travaux de G. Coedès). Ainsi, pour chaque monument, est indiqué le nombre des tours-sanctuaires, des habitations (tronçons de galeries sans doute), la longueur des murs d'enceinte et des bordures des bassins, etc.

Le Bayon était non seulement le temple royal de Jayavarman VII et peut-être son futur tombeau (les deux étaient souvent réunis) mais également un panthéon où étaient représentés beaucoup de dieux du royaume, non pas tous semble-t-il, car il y en avait, nous disent les inscriptions, 24 400. Aux temples étaient consacrés 8 176 villages, 208 532 hommes et femmes... dont 1 622 danseuses.

Pour montrer la minutie, ne donnons qu'un exemple, celui des hôpitaux, car la charité bouddhique de Jayavarman VII avait son aspect pratique. Il avait créé, le long des routes, des gîtes d'étapes les jalonnant (« maisons avec du feu »), dont 121 existaient dix ans après le début du règne, et des hôpitaux dont, cinq ans plus tôt, 102 étaient en fonction à travers le pays. Et les indications à appliquer à chaque hôpital étaient d'une précision méticuleuse. « Les 4 castes peuvent être soignées ici. Il y a 2 médecins ; pour chacun d'eux 1 homme et 2 femmes ayant droit au logement, 2 magasiniers chargés de distribuer les remèdes... 2 cuisiniers ayant droit au combustible et à l'eau, chargés d'enlever les fleurs et de nettoyer le temple (chapelle jointe aux hôpitaux)... 14 gardiens de l'hôpital chargés d'administrer les remèdes... 2 pileuses de riz... le nombre total des assistants est de 32 et, en y ajoutant ceux qui se logent à leurs frais, de 98. » On pourrait continuer très longtemps.

Nous ne pouvons indiquer les assez nombreux éléments symboliques liés à la grande réforme religieuse de Jayavarman VII, tels que les ornements d'angle à signification cosmique, semble-t-il, où le lion est placé au-dessus de l'éléphant et le « garuda », oiseau fantastique, au-dessus du lion.

Bornons-nous à ce qui concerne plus particulièrement le Bayon. C'est — nous l'avons vu — la multiplication des tours-sanctuaires à visages (apparues avec la rénovation religieuse) ; ce sont aussi les murailles de la ville



LA PRIÈRE AUX DIEUX (page 19)

Cet orant aux mains jointes, détail d'un bois sculpté d'une hauteur de 92 cm et datant d'un temps relativement récent, le 17^e siècle, ornait autrefois le temple d'Angkor Vat : il se trouve aujourd'hui au Musée national de Phnom Pen, à l'abri des dangers qui menacent l'un des lieux les plus prestigieux de l'art mondial. On voudrait que sa prière aide à sauver les monuments antiques d'Angkor, pour lesquels la menace demeure...

Photo © Luc Ionesco, Paris



ANGKOR VAT (page 20)

Tout autour d'Angkor Vat, l'un des bassins des douves alimentées par les anciens lacs artificiels : merveilleux miroir où se mirent les cinq tours en quinconce du temple-montagne.

Photo © Marc Riboud - Magnum, Paris

LA DANSE DE L'ÉTERNELLE JEUNESSE (page 21)

Devatas se tenant par la taille, détail d'un relief en ronde bosse situé dans la cour intérieure d'Angkor Vat : d'après Philippe Stern, cette attitude caractérise une période ancienne de l'ornementation des temples d'Angkor. On nommait devatas ou apsaras les divinités célestes de la mythologie khmère : faute d'une définition précise pour les deux mots, on a accoutumé d'appeler devatas les nymphes immobiles et apsaras les nymphes dansantes.



Photo © Henri Stierlin, Genève



TOURS A VISAGES DU BAYON (pages 22-23)

Vue au télé-objectif, l'une des quelque 200 tours à visages du temple-montagne du Bayon.

Photo © Bruno Barbey - Magnum, Paris

LE FIGUIER DES RUINES (pages 24-25)



Photo © Luc Ionesco Réalités, Paris

« Le figuier des ruines règne en maître sur Angkor », écrivait Pierre Loti, voici quelque soixante-dix ans, dans « Un pèlerin d'Angkor ». Cet arbre, souvent confondu avec le « fromager », porte le nom scientifique de « Ficus religiosa ou indica ». Pierre Loti ajoutait : « Il n'était d'abord qu'une petite graine semée par le vent sur une frise ou au sommet d'une tour : mais, dès qu'il a pu germer, ses racines, comme des filaments ténus, se sont insinuées entre les pierres... et quand elles ont rencontré le sol, vite elles se sont gonflées du suc nourricier, jusqu'à devenir énormes, disjoignant, ouvrant du haut en bas les épaisses murailles. Alors, sans recours, l'édifice a été perdu. » A gauche, un des visages sculptés sur la tour de Ta Som, enserré par les racines du figuier des ruines (v. Courrier de l'Unesco, janvier 1965, « Monuments en péril »). A droite, Ta Prohm, temple laissé en son « état de nature », témoigne des assauts de la jungle.

Photo © Henri Stierlin Genève



SUIVANT LA MODE FÉMININE (page 26)

Fragment d'un bas-relief, dans la galerie intérieure du Bayon : le grès rose de différentes nuances accentue la singularité des nombreuses devatas ou apsaras décrites dans des attitudes toujours charmantes. Ce sont les coiffures, vêtements et bijoux, typiques de périodes successives de la mode féminine khmère au 13^e siècle, qui ont permis à Philippe Stern d'établir la chronologie des styles intervenus dans la décoration du Bayon. (Voir aussi pages 2, 11 et 21).

Photo © Luc Ionesco - Réalités, Paris

















Le reportage d'un diplomate chinois du 13^e siècle

par Tcheou Ta-kouan

Tcheou Ta-Kouan, jeune Chinois venu en 1296 à Angkor dans la suite d'un ambassadeur de Chine, a laissé un récit qui constitue un témoignage inestimable sur le royaume khmer alors au comble de sa splendeur. Ce récit, intitulé Mémoires sur les coutumes du Cambodge, fut célèbre en Chine. En fait, c'est un véritable reportage, comme on peut en juger par les extraits ci-dessous. C'est en 1902 seulement que ces Mémoires ont été traduits par l'éminent sinologue français Paul Pelliot. Peu avant sa mort, en 1949, celui-ci a repris sa traduction pour l'améliorer. Elle a été publiée en 1951 aux Éditions Adrien Maisonneuve, à Paris.

Texte © Copyright Editions Adrien-Maisonneuve, Paris
Reproduction interdite.

CE Tchen-la est aussi appelé Tchan-la. Le nom indigène est Kan-po-tche. La dynastie actuelle, se basant sur les livres religieux tibétains, appelle ce pays Kan-p'ou-tche, phonétiquement proche de Kan-potche.

Le palais royal ainsi que les bâtiments officiels et les demeures nobles font tous face à l'Est. Le palais royal est au Nord de la Tour d'Or et du Pont d'Or. Là où le souverain règle ses affaires, il y a une fenêtre d'or ; à droite et à gauche du châssis, sur des piliers carrés, sont des miroirs ; il y en a environ quarante à cinquante, disposés sur les côtés de la fenêtre. Le bas de la fenêtre est en forme d'éléphant.

Tous, à commencer par le souverain, hommes et femmes, se coiffent en chignon et ont les épaules nues. Ils s'entourent simplement les reins d'un morceau d'étoffe. Quand ils sortent, ils y ajoutent une bande de grande étoffe qu'ils enroulent par-dessus la petite. Pour les étoffes, il y a beaucoup de règles suivant le rang de chacun.

Seul le prince peut se vêtir d'étoffes à ramages continus. Il porte un diadème d'or, semblable à ceux qui sont sur les têtes des vajradhara. Parfois, il ne porte pas de diadème et enroule seulement dans son chignon une guirlande de fleurs odorantes qui rappellent le jasmin.

Dans le peuple, les femmes seules peuvent se teindre la plante des pieds et la paume des mains ; les hommes n'oseraient pas. Les grands officiers et les princes peuvent porter de l'étoffe à groupes de ramages espacés. Les simples mandarins peuvent seuls porter de l'étoffe à deux groupes de ramages. Dans le peuple, les femmes seules y sont autorisées. Mais même si un Chinois nouvellement arrivé porte une étoffe à deux groupes de ramages, on n'ose pas lui en faire un crime parce qu'il est ngan-ting-pa-cha (Ngang-tin-pa-cha, qui ne connaît pas les règles).

Quand les fonctionnaires sortent, leurs insignes et leur suite sont réglés par leur rang. Les plus hauts dignitaires se servent d'un palanquin à brancard d'or et de quatre parasols à manche d'or ; les suivants ont un palanquin à brancard d'or et deux parasols à manches d'or, puis un palanquin à brancard d'or et un parasol à manche d'or, enfin simplement un parasol à manche d'or ; au-dessous on a simplement un parasol à manche d'argent.

Les écrits ordinaires tout comme les documents officiels s'écrivent toujours sur des peaux de cerfs ou daims et matériaux analogues, qu'on teint en noir. Suivant leurs dimensions en long et large, chacun les coupe à sa fantaisie. Les gens emploient une sorte de poudre qui ressemble à la craie de Chine, et la façonnent en bâtonnet, appelés so. Tenant en main ce bâtonnet, ils écrivent sur les morceaux de peaux des caractères qui ne s'effacent pas. Quand ils ont fini, ils se placent le bâtonnet sur l'oreille.

Les caractères permettent chez eux aussi de reconnaître qui a écrit. Si on frotte sur quelque chose d'humide, ils s'effacent. Tous les documents s'écrivent de gauche à droite et non pas de haut en bas.

Ces gens font toujours de la dixième lune chinoise leur premier mois. Ce mois-là, s'appelle kia-tö. En avant du palais royal, on assemble une grande estrade pouvant contenir plus de mille personnes, et on la garnit entièrement de lanternes et de fleurs. En face, à une distance de vingt toises, au moyen de pièces de bois mises bout à bout, on assemble une haute estrade, de même forme que les échafaudages pour la construction des stupa. Chaque nuit, on en construit trois ou quatre ou cinq ou six. Au sommet on place des fusées et des pétards.

Ces dépenses sont supportées par les provinces et les maisons nobles. La nuit tombée, on prie le souverain de venir assister au spectacle. On fait partir les fusées et on allume les pétards. Les fusées se voient à plus de cent stades ; les pétards sont gros comme de pierriers, et leur explosion ébranle toute la ville. Mandarins et nobles contribuent avec des cierges et de l'arec.

Le souverain invite aussi au spectacle les ambassadeurs étrangers. Il en est ainsi pendant quinze jours, et puis tout cesse. Chaque mois il y a une fête. Au quatrième mois, « on jette la balle ». Au neuvième, c'est le ya-lie (« énumérer, recenser »). Le ya-lie consiste à rassembler dans la ville la population de tout le royaume et à la passer en revue devant le palais royal. Le cinquième mois, on « va chercher l'eau des Bouddha » ; on rassemble les Bouddha de tous les points du royaume, on apporte de l'eau et en compagnie du souverain on les lave. Le sixième mois, on « fait naviguer des bateaux sur la terre ferme » ; le prince monte à un belvédère pour assister à la fête.

Au septième mois, on « brûle le riz ». A ce moment, le nouveau riz est mûr ; on va le chercher en dehors de la porte du Sud, et on le brûle comme offrande au Bouddha. D'innombrables femmes vont en char ou à éléphant assister à cette cérémonie, mais le souverain reste chez lui. Le huitième mois, il y a le ngai-lan ; ngai-lan, c'est « danser ». On désigne des acteurs et musiciens qui chaque jour viennent au palais royal faire le ngai-lan ; il y a en outre des combats de porcs et d'éléphants. Le souverain invite également les ambassadeurs étrangers à y assister.

Chaque jour le souverain tient audience deux fois pour les affaires du gouvernement. Il n'y a pas de liste arrêtée. Ceux des fonctionnaires ou du peuple qui désirent voir le souverain s'assoient à terre pour l'attendre. Au bout de quelque temps, on entend dans le palais une musique lointaine ; et au-dehors on souffle alors dans des conques comme bienvenue au souverain. J'ai entendu dire que le souverain ne se servait là que d'un palanquin d'or ; il ne vient pas de loin.

Un instant après, on voit deux filles du palais relever le rideau de leurs doigts menus et le souverain, tenant en main l'épée, apparaît debout à la fenêtre d'or. Ministres et gens du peuple joignent les mains et frappent le sol du front ; quand le bruit des conques a cessé, ils peuvent relever la tête. Le souverain immédiatement après va s'asseoir. Là où il s'assied, il y a une peau de lion, qui est trésor royal héréditaire. Dès que les affaires à traiter sont terminées, le prince se retourne ; les filles du palais laissent retomber le rideau ; tout le monde se lève. ■

MONTE sur le trône d'Angkor après avoir renversé un prince thaï imposé par le souverain siamois, le roi khmer Ponhea Yat décida de quitter la prestigieuse capitale pour se fixer sur les bords du Mékong, d'abord à Srei Santhor, ensuite à Phnom Penh.

D'après la chronologie généralement admise, on place cet abandon d'Angkor vers 1432 ; une récente étude de O. W. Wolters situe l'accession de Ponhea Yat à la royauté à une date plus haute et, par suite fixe l'abandon d'Angkor aux alentours de l'an 1400. Selon cet auteur, Ponhea Yat n'avait, peut-être, que rendu définitif un changement de résidence déjà effectué provisoirement par ses prédécesseurs. Quelle que soit la date de cet abandon, ses causes restent les mêmes. Située à proximité de la frontière et renommée pour sa splendeur, Angkor était une proie convoitée et facile à atteindre. Le roi Ponhea Yat le comprit. Abandonnée par la monarchie, occupée et pillée à plusieurs reprises, mutilée dans ses sanctuaires et privée de l'élite de ses habitants, la ville devait être bientôt envahie par la forêt.

En fait, il n'y eut pas une découverte d'Angkor au 19^e siècle. On décerne généralement à Henri Mouhot le titre de « découvreur d'Angkor », mais il n'était pas le premier, loin de là, à trouver cette cité jamais complètement perdue. La première découverte en revient, sans doute, à ce roi khmer du 15^e siècle qui, au cours d'une partie de chasse, fut conduit, au milieu de la forêt, vers l'extraordinaire cité que ses prédécesseurs avaient quittée moins d'un siècle auparavant.

Le Portugais Diego do Couto narre cette aventure :

« Juste vers les années 1550 ou 1551, comme le roi de Camboja allait à la chasse aux éléphants dans les forêts les plus épaisses qui existent dans ce royaume, ses gens, en battant la brousse, donnèrent sur des constructions imposantes envahies à l'intérieur par une brousse exubérante qu'ils ne purent abattre afin d'y pénétrer. Et ceci ayant été rapporté au roi, il se rendit à cet endroit, et voyant l'étendue et la hauteur des murs extérieurs, voulant voir également à l'intérieur, il ordonna sur-le-champ de couper et de brûler toute (la brousse)... Et après que le tout eut été soigneusement nettoyé, le roi pénétra à l'intérieur, et l'ayant parcouru en totalité, fut frappé d'admiration par l'étendue de ces constructions. Et pour cette raison, il décida sur-le-champ d'y transporter sa cour (1). »

C'est ainsi qu'au 16^e siècle la mo-

MADELEINE GITEAU, *orientaliste française, est membre de l'École Française d'Extrême-Orient, pour laquelle elle a accompli diverses missions. Ancien conservateur du musée national de Phnom Penh, elle a été également chargée de mission pour l'Unesco pour étudier et répertorier les collections du musée du Wat Phra Kéo de Vientiane, au Laos. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages consacrés à la civilisation khmère et aux arts de l'Asie (voir bibliographie page 42).*

DEPUIS UN SIÈCLE

par Madeleine Giteau

narchie revint à Angkor. Toutefois, la date avancée par Diego do Couto nous semble un peu récente ; en effet, les inscriptions des bas-reliefs tardifs d'Angkor Vat nous apprennent que ces sculptures furent commencées, sur l'ordre du roi, en 1546. Or il serait vraisemblable que la sculpture des bas-reliefs tardifs d'Angkor Vat fut une fondation en rapport avec le retour de la monarchie dans la région.

Ce retour pourrait donc se placer au début du second quart du 16^e siècle au plus tard. Alors régnait au Cambodge le roi Ang Chan, souverain très brillant qui, pour quelques années, avait rétabli l'éclat de la monarchie khmère. Après lui, les rois du Cambodge continuèrent à résider, momentanément, à Angkor.

Des missionnaires portugais et espagnols, qui vinrent alors au Cambodge purent voir Angkor. On retrouve leurs récits émerveillés dans des ouvrages de l'époque.

Toutefois, la capitale restait, au sud-est du Grand Lac, à Lovek. En 1593, les Thaïs s'emparent de Lovek, Satha s'enfuit au Laos, et la monarchie, repliée à Srei Santhor, connaît les troubles d'une usurpation et de la guerre. Pourtant, que leur résidence fût à Srei Santhor ou à Oudong, les rois du Cambodge continuèrent à aller à Angkor.

Pendant tout le 17^e siècle, les souverains se rendirent en pèlerinage en ce haut lieu qui avait vu les fastes de leur dynastie. Les Chroniques mentionnent ces voyages et les événements qui les marquèrent.

A la fin du 17^e siècle, Angkor fut sans doute définitivement abandonnée par la monarchie. Au 18^e siècle, les Thaïs et les Vietnamiens exerçant une pression de plus en plus forte sur le Cambodge, il n'était plus question, pour les rois, de séjourner à Angkor et d'en assurer l'entretien. Peu à peu, la brousse envahissait Angkor Thom, mais Angkor Vat restait un haut lieu de culte. Du 16^e siècle à nos jours, les fondations de monastères s'y succédèrent ; des pèlerins khmers et des visiteurs étrangers s'y rendirent.

Pour en être persuadé, il n'est que de voir les statues accumulées dans les galeries et au Préau Cruciforme et de relire les inscriptions traduites par Etienne Aymonier. En bois ou en pierre, princièrement parées ou en costume monastique, les images boudhiques d'Angkor Vat illustrent toutes

les écoles de sculpture qui s'épanouirent pendant la période post-angkorienne.

Des textes publiés tout au long du 17^e et du 18^e siècle prouvent que les ruines d'Angkor restaient célèbres. En 1676, un historien espagnol, le dominicain Navarrete signale, au Cambodge, « des monuments magnifiques et de décoration plus parfaite que tout ce que l'on peut dire » ; il rapporte une tradition, maintes fois rapportée, d'après laquelle Alexandre le Grand aurait fait « construire ce monument des plus somptueux, enfermé dans ses cours et ses cloîtres ». Au début du 17^e siècle, un pèlerin japonais, venu au Cambodge, dressa un plan d'Angkor Vat dont une copie fut exécutée en 1715.

APRES les Portugais et les Espagnols, les Français eurent connaissance d'Angkor. En 1668, lors de son séjour au Cambodge, le Père Chevreul fait mention d'Angkor et insiste sur son renom de lieu saint dans toute l'Asie du Sud-Est.

A la fin du 18^e siècle, le Père Languenois, qui fut envoyé comme missionnaire à Battambang, visita Angkor dont il fit une courte description en latin, description qui sera reprise par le Père Bouilleveaux. Le Père Languenois raconte, dans une lettre, la visite d'un missionnaire portugais, le Père Carpo de Orta, et décrit une image très caractéristique qui devait représenter l'ascète Sumedha, incarnation du Bouddha dans une de ses vies antérieures.

Ainsi donc, à la fin du 18^e siècle, grâce à des voyageurs venus de l'Occident et de l'Extrême-Orient, on connaissait l'existence d'Angkor, la belle ordonnance de ses constructions, la richesse de ses décors et même certaines de ses images. Toutefois, ces récits n'étaient connus que d'un public restreint. Souvent, ils restaient consignés dans des archives d'ordres monastiques. Si on ne peut accorder aux voyageurs du 19^e siècle la gloire d'avoir découvert Angkor, il leur revient le mérite d'avoir fait connaître au grand public la ville prestigieuse.

En 1858, le Père Bouilleveaux publie une description d'Angkor où il s'était rendu en novembre 1850. Par la suite, le Père Bouilleveaux devait contester à Henri Mouhot le titre de « découvreur d'Angkor » ; lui-même n'avait pas découvert Angkor et il est bien certain que la beauté profonde de l'art khmer lui échappa. Il n'en fut pas de même du naturaliste Mouhot qui visita Angkor en 1860. Il mourut peu après, mais

(1) Cité dans « Angkor et le Cambodge au 16^e siècle d'après les sources portugaises et espagnoles », par B. Groslier avec la collaboration de C. R. Boxer, Paris 1958.

un effort soutenu pour dégager et restaurer Angkor

ses notes furent publiées après sa mort. S'il ne fut pas le « découvreur d'Angkor », il comprit l'extraordinaire valeur artistique de ces ruines. Son enthousiasme toucha les lecteurs de diverses publications dont une revue à grand tirage, le « Tour du Monde ». Dès lors les voyages à Angkor se multiplièrent.

Le 15 décembre 1898, fut créée, à Paris, sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une Mission Permanente de l'Indochine, qui allait devenir l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Son but était l'étude, non seulement des monuments, mais encore de l'histoire, des langues et des civilisations de l'Asie du Sud-Est et des pays voisins. Lorsque le traité de 1907, conclu avec le Siam, eut rendu au Cambodge la province de Sem Reap, on créa la Conservation d'Angkor dont l'objet était le dégagement et la restauration des monuments.

DES sa fondation, la Conservation fut confiée à J. Commaille. Lorsqu'en 1916, Jean Commaille fut assassiné par des pirates alors qu'il allait porter leur salaire à ses ouvriers, sa succession échut à Henri Marchal, qui resta à ce poste jusqu'en 1932, puis revint deux fois à la Conservation : en 1935 et en 1947, pour relever la galerie sud d'Angkor Vat. Depuis 1960, la Conservation est confiée à Bernard Groslier.

Le premier travail qui s'imposa à Commaille fut de mettre au jour les monuments, de les débarrasser de la forêt qui les enserrait et des broussailles toujours prêtes à tout envahir. Il fallait les dégager de la terre accumulée et des amoncellements des éboulis et mettre un frein à leur dégradation. Les moyens dont disposèrent les premiers conservateurs étaient très simples. Toutefois, ils permirent de parer au plus urgent.

L'innovation la plus importante dans la restauration des temples fut l'adoption de l'anastylose, procédé qui consiste à relever un monument avec ses propres matériaux et selon ses propres méthodes de construction. En 1930, H. Marchal fut envoyé en mission à Java où des archéologues avaient utilisé ce procédé. A son retour, H. Marchal appliqua cette méthode à la restauration du temple de Banteay Srei. Par la suite, l'anastylose devait être employée dans la restauration de plus grands monuments et elle est restée le procédé de base des travaux effectués depuis.

La piété des Cambodgiens et l'établissement de deux monastères à l'intérieur de son enceinte avaient sauvé Angkor Vat de l'envahissement par la brousse ; mais les tassements de son sol et la maladie de ses pierres ont entraîné des dégradations importantes ; aussi doit-on y travailler depuis de longues années ; un labeur incessant a été entrepris pour relever les éléments effondrés, consolider et reconstruire les galeries ; enfin des recherches ont été menées avec de bons résultats pour lutter contre la maladie de la pierre.

Le Bayon fut dégagé entre 1911 et 1913. L'anastylose des tours à visages fut effectuée entre 1939 et 1946. Après 1960, des recherches furent entreprises pour débarrasser la pierre des lichens qui masquent les reliefs et donnent au monument un aspect lépreux.

Le dégagement de la Grande-Place d'Angkor Thom et de ses abords fut entrepris en 1911. On découvrit alors des bas-reliefs à l'intérieur de la Terrasse des Eléphants et de la Terrasse du Roi Lépreux. A la veille des événements de 1970, des fouilles avaient mis au jour un prolongement des terrasses au nord de la Terrasse du Roi Lépreux.

A proximité de la Grande-Place d'Angkor Thom, le temple du Baphuon, construit sur une colline artificielle en terrain meuble, avait été disloqué, très anciennement, par des effondrements. Plusieurs consolidations du monument n'ayant donné que des solutions partielles, une reconstruction complète du temple fut décidée en 1958. Cette reconstruction considérable — la base du Baphuon mesure 120 mètres sur 100 — était en partie exécutée en 1970.

Des travaux de restauration ont été menés dans l'enceinte et aux alentours d'Angkor Thom. On a rendu à trois des accès de la ville leur chaussée bordée de géants de pierre, conduisant à une porte monumentale surmontée d'une tour à quatre visages. On dégaga et on restaura partiellement les temples de Ta Kèo, Ta Prohm, Prah Khan, Banteay Kdei, Ta Nei..., et bien d'autres. Après l'anastylose de Banteay Srei, on fit celles de Banteay Samrè, de Neak Pean et du sanctuaire central de Bakong.

Tandis que le dégagement et la restauration des temples s'effectuait, des chercheurs étudiaient la documentation considérable que ces monuments leur offraient. Ceux qui commençaient à s'intéresser à l'art khmer purent rêver devant le romantisme exotique des dessins qui illustrent le « Voyage

au Cambodge » de Louis Delaporte et purent consulter la première documentation photographique dans l'ouvrage de John Thomson. La publication des travaux de H. Dufour et G. Carpeaux offre encore aux chercheurs une couverture complète des bas-reliefs du Bayon. Carpeaux, qui était le fils du célèbre sculpteur, devait mourir à la tâche.

PAR ailleurs, le commandant E. Lunet de la Jonquière entreprit « l'Inventaire descriptif des monuments du Cambodge », ouvrage de base, toujours précieux après quelque soixante ans. Les relevés et l'étude architecturale des monuments furent surtout l'œuvre des conservateurs et de Henri Parmentier, qui dirigea le Service archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Entre 1931 et 1934, pour repérer les vestiges de monuments, les enceintes successives de la ville et les tracés de chaussées et travaux hydrauliques, on utilisa la prospection aérienne sous la direction de Victor Goloubev. La prospection aérienne fut reprise par Bernard Groslier en 1951.

Les sites angkoriens avaient livré un grand nombre d'inscriptions. Après l'épigraphiste allemand Adolf Bastian, ce fut le savant hollandais Hendrik Kern qui s'intéressa à l'épigraphie khmère. Par la suite, l'Allemand August Barth et le Français Abel Bergaigne devaient traduire le premier recueil d'inscriptions. Enfin Georges Coedès publia huit volumes de ces inscriptions et put reconstituer l'histoire du Cambodge angkorien, faisant revivre la personnalité des plus grands souverains tombés dans l'oubli.

On connut ainsi quels rois ou quels hauts personnages avaient été les fondateurs des temples d'Angkor et le sens religieux de leurs fondations. L'Américain Lawrence Palmer Briggs publia une histoire d'Angkor dans le même esprit ; ainsi que Bernard Groslier, il s'est intéressé au sort d'Angkor après le déplacement de la capitale vers l'Est. Enfin Jean Filliozat, directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, a inauguré l'étude des temples à la lumière des textes indiens.

Les progrès décisifs dans la connaissance de l'art khmer furent l'œuvre de Philippe Stern, qui établit une chronologie des monuments en s'appuyant sur l'évolution des motifs décoratifs.

Après un siècle de travaux, Angkor est connue du grand public comme des savants et des amateurs d'art. ■

TAILLÉ DANS LES MURS DU BAYON

L'extraordinaire film de la vie quotidienne au 12^e siècle



**Photos de
Luc Ionesco**

**Texte de
Soubert Son**

Nous présentons ici et dans les pages suivantes des documents exceptionnels sur les bas-reliefs du temple du Bayon. Ces photos ont été prises au cours d'une mission de cinq ans par Luc Ionesco, photographe français, chargé des relevés photographiques par la Conservation des monuments d'Angkor. Elle révèle des détails avec une netteté et une profondeur qui échappent souvent à l'œil du visiteur. Ces images sont commentées par un jeune ethnologue khmer, Soubert Son, né à Phnom Penh, ancien boursier de l'Unesco pour la conservation et la restauration des monuments.



Photos © Luc Ionesco, Paris

Les murs du Bayon d'Angkor offrent le témoignage éclatant, et rare, de l'attention qu'un roi a vouée aux joies et aux souffrances de son peuple. Ce roi, Jayavarman VII, a fait graver sur les parois extérieures du temple du Bayon, vers la fin du 12^e siècle, une véritable épopée populaire, imagerie de la vie quotidienne de ceux qui humblement avaient contribué à la prospérité et à la grandeur de l'Empire.

Parmi l'extraordinaire foisonnement de personnages, de bêtes, de plantes, qui animent la pierre des galeries du Bayon sur 1 300 mètres carrés (ci-dessus, la galerie extérieure sud du temple), des séries d'images racontent, avec mille détails savoureux, les travaux, les joies, le repos, telle une vaste bande dessinée se déroulant sous les yeux du visiteur. La

vie du peuple était rythmée par les deux grandes saisons de l'année : la saison sèche, celle des loisirs et des fêtes, et la saison des pluies, qui était celle des travaux dans les champs et les rizières. Ici, prend tout son sens la notion du riz associé au temple (voir article page 6).

Artisans, marchands, ménagères vauaient à leurs occupations dès le lever du soleil. Les marchés s'animaient de six heures à midi, dans le brouhaha, autour des étalages de légumes, de riz, de céréales, d'aromates, d'épices, de poissons, de viande, de soieries de Chine, d'étains de Tchen-tchéou, de porcelaines vertes de Tsian-chéou, d'accessoires de pêche, de peignes, de drogues médicinales, de quincaillerie de toute sorte. (Photo de gauche : une théière, détail mesurant quelques centimètres à peine.)



LA VIE QUOTIDIENNE AU 12^e SIÈCLE *(suite)*

Le conteur khmer a laissé dans la pierre du Bayon un répertoire inépuisable d'observations sur les gens et les choses de l'époque. Parmi ces croquis empreints de réalisme spontané et de verve malicieuse, on reconnaît la cohorte des marchands et des artisans : maçons équarriant la pierre (ci-dessus à droite), vendeurs de brochettes de poissons grillés (ci-dessus à gauche), cuisiniers affairés autour de leurs fourneaux pour préparer des galettes et faire cuire le riz ou servant des

boissons (ci-dessous). Ailleurs, l'artiste a décrit tantôt des scènes de la vie princière ou militaire, tantôt des artisans attablés pour un repas en commun, tantôt des paysages, tantôt des scènes anecdotiques, prises sur le vif, par exemple un enfant chapardant à l'étalage d'un marchand endormi, tantôt des animaux de la basse-cour, le bétail, etc. (à droite, un taureau attaché à un arbre).

SUITE PAGE 34







LA VIE QUOTIDIENNE AU 12^e SIÈCLE *(suite)*

La guerre et la paix figurées sur les parois extérieures du Bayon opposent la vie paisible de chaque jour à la violence implacable des combats (ci-dessus, un panorama photographique, qui se poursuit en page 36, d'une partie importante des scènes sculptées sur les murs extérieurs). Tandis que la galerie intérieure du temple était réservée, dans ses bas-reliefs hiératiques, aux mystères du culte et de la cour, les artistes khmers ont pu donner libre cours sur les murs extérieurs à leur verve narrative. Loisirs et fêtes populaires l'ont abondamment inspirée. C'était sans doute pendant les fêtes du Nouvel

An, celles du Riz et celles des Danses, qu'on pouvait assister aux divers spectacles décrits par les sculpteurs. Ici (photo ci-dessous), un acrobate couché sur le dos fait tourner une roue sur ses pieds tandis qu'un autre semble jongler avec des enfants en équilibre sur sa tête et ses mains. Ailleurs, un funambule marche sur la corde raide; les spectateurs sont béats d'admiration. Les scènes de chasse abondent également : chasseurs tirant à l'arc, à la sarbacane ou à l'arbalète, gibier de poil et de plume (photo de droite : oiseau sur la branche, détail du bas-relief).

SUITE PAGE 36







CHERCHEZ LE POISSON

Dans le fourmillement de personnages et de bêtes gravés sur ce mur du Bayon (ci-dessus), cherchez ce petit groupe, crocodile et poissons (à droite) isolé, et magnifié, par l'objectif du photographe. En vous reportant ensuite à la photo de la page suivante, vous pourrez situer ce détail dans son décor de scène lacustre. Ces trois photos illustrent, en un raccourci saisissant, à la fois l'abondance, la minutie et le talent des artistes khmers, ainsi que le pouvoir d'exploration de l'objectif photographique. La partie de mur représentée sur la photo ci-dessus, ainsi que sur celle des deux pages précédentes, mesure 26 mètres, soit un dixième seulement du mur extérieur sculpté qui fait le tour du temple. Quant au couple crocodile-poisson de la page de droite, il ne dépasse guère une vingtaine de centimètres.



LA VIE QUOTIDIENNE AU 12^e SIÈCLE (suite)

Véritables cités dans la cité, les grands temples d'Angkor dressaient jadis leurs tours au-dessus d'une ville immense, avec ses lacs artificiels, ses palais, ses quartiers résidentiels pour hauts dignitaires et ambassadeurs étrangers, avec les échoppes des orfèvres, des tisserands, des peintres, des sculpteurs, des maçons, des charpentiers, etc. Au-delà, c'étaient les banlieues villageoises avec leurs paysans, leurs maraichers, leurs pêcheurs. Au sujet de leurs occupations, mille détails nous sont parvenus à travers huit siècles grâce au talent des sculpteurs khmers du Bayon. La pêche, par exemple. Elle se pratiquait toute l'année, bien sûr, mais à la saison sèche, disposant de plus de loisirs, les amateurs pouvaient s'y adonner. Toute une séquence des bas-reliefs du Bayon est consacrée à cette activité.





Photos © Luc Ionesco, Paris

LA VIE QUOTIDIENNE AU 12^e SIÈCLE (suite)

38

Sur le haut de cette scène (photo ci-dessus), une pirogue de pêche navigue parmi les poissons de toutes tailles, les tortues, les crocodiles : à l'arrière de l'embarcation, le rameur; à l'avant, le pêcheur vient de lancer son filet, l'épervier; au milieu, un troisième équipier brandit une prise. La pêche au filet devait s'effectuer sur les rivières et les grands lacs artificiels appelés barays. Les frères pirogues des pêcheurs y naviguaient parmi de grosses embarcations de plaisance,

telle celle que l'on voit au milieu de ce panneau, où les passagers se divertissent à toutes sortes de jeux et de danses. En bas, une série de scènes familiales parmi lesquelles (à droite) un véritable instantané d'un groupe de parieurs s'agitant autour d'un combat de coqs.

Ce ne sont là que quelques « pages » des prodigieuses annales de pierre, toutes frémissantes de vie, que nous ont laissées les artistes khmers. ■

en pierre (innovation), de plusieurs kilomètres de long par côté, que Jayavarman VII fit construire et qui sont comme l'enceinte du Bayon élargi : avec des portes aux quatre points cardinaux (et une cinquième dans l'axe du palais royal), portes surmontées du même visage et précédées, de part et d'autre de la chaussée, par les « deva » (dieux secondaires) et les « asura » (leurs ennemis) tenant le serpent mythique au-dessus de l'eau des douves.

Tout cela semble symboliser à la fois (travaux de P. Mus surtout, de G. Coedès aussi) l'arc-en-ciel unissant le monde des hommes au monde des dieux et aussi le barattage de la mer de lait, mythe cosmique lié à la grandeur royale et fréquent dans les bas-reliefs khmers, ici en ronde-bosse et immense. Dans ce mythe, le dieu hindouiste Vishnou sous la forme de la tortue, un de ses « avatar » (conservé bien qu'hindouiste par le roi bouddhiste, syncrétisme entre les religions) soutient le Mont sacré pendant que « deva » d'un côté, « asura » de l'autre, tirent le serpent mythique, le Mont sacré servant de baratte, et font ainsi jaillir de la mer de lait des merveilles diverses et enfin l'ambrosie d'immortalité (l' « amrita »).

Or, P. Mus indique que sans doute aux « deva » de chaque porte (d'un côté de la chaussée) correspondent les « asura » de la porte située à l'opposé de la ville et inversement, cependant que le Bayon, étant au centre de ces murailles et de leurs portes, devait justement symboliser le Mont sacré servant de baratte pour ce barattage de la mer de lait à une gigantesque échelle.

LE Bayon comme centre de la ville ! C'est cette position qui fut, dans les recherches, à la fois cause d'une grave erreur et aussi de son redressement. Comme une inscription tardive mais longue et précise disait que le roi fondateur d'Angkor (Jayavarman) avait érigé le « linga » royal, « Dieu-Roi », emblème phallique de Çiva, sur le « Mont central », et, comme le Bayon, temple-montagne, était centre de ces murailles de pierre, on estima que le Bayon était le premier grand monument khmer... alors que c'était le dernier. Et lorsque j'ai débuté dans les études khmères, c'était un dogme à partir duquel on situait tous les autres temples, ce qui fait que la succession des monuments d'Angkor était inversée.

Or, toute ma carrière archéologique est basée sur une méthode qui ne prétend nullement remplacer les autres mais s'y ajouter, *méthode qui s'efforce, par la comparaison de l'évolution d'un certain nombre de motifs*

choisis après essais dans ce but, de dégager la succession des monuments, l'évolution d'un art, d'un motif ou d'un style encore inconnu. Cette méthode, appliquée à l'art khmer, rendait impossible la date attribuée au Bayon, qui devait être beaucoup plus tardive.

J'ai eu ainsi l'honneur et la chance, joints peut-être à quelque perspicacité, de proposer un total changement dans la bonne direction. Mais je n'avais pas été suffisamment loin ni dans un sens ni dans l'autre et c'est G. Coedès, revoyant après mes travaux les inscriptions, qui fixa la date exacte du Bayon au règne de Jayavarman VII, plus éloignée encore de la date qu'on lui attribuait fausement, cependant que le centre de la ville primitive fut reconnu en vol d'avion par V. Goloubev, plus différent encore de celui de la ville actuelle que je ne croyais.

L'erreur initiale venait (je l'ai indiqué dans mon premier livre) de ce que le Bayon est centre d'une enceinte dont les portes sont de même style que lui et par suite lui sont contemporaines. Auparavant les centres successifs d'Angkor étaient autres.

Ainsi le Bayon a servi de pivot pour établir la chronologie des monuments khmers.

C'est, de plus, le Bayon encore qui, à la fin de ma carrière, avec les adjonctions architecturales de Jayavarman VII à des monuments qu'il avait lui-même fait construire pour abriter les nouveaux dieux (car il y avait alors frénésie de déification des humains), me donna le moyen de vérifier objectivement la méthode employée. N'en indiquons qu'un seul exemple.

Les figures féminines sur les murs (dites « devata » ou « apsaras ») sont très différentes à la première et à la troisième et dernière époque du style. Or, là où on voit côte à côte sur une même galerie d'un même monument ces deux types indiquant ainsi début et fin du style, il y a toujours entre eux la trace sur le mur de l'adjonction architecturale séparant partie ajoutée de partie plus ancienne et prouvant objectivement l'exactitude de l'étude d'évolution des motifs.

C'est ce que je montre dans l'ouvrage « Les monuments khmers du style du Bayon et Jayavarman VII » cité au début de l'article, où se trouve ajouté, nous l'avons dit, le plus essentiel des textes concernant Jayavarman VII par G. Coedès, avec lequel la collaboration fut constante, va-et-vient entre observations archéologiques et philologiques, et par P. Mus, auxquels nous voulons, vu leurs remarquables travaux, rendre un particulier hommage, car ils sont morts récemment.

Le Bayon d'Angkor, s'il est le tem-

ple-montagne de Jayavarman VII, n'est qu'un des très nombreux édifices du style du Bayon. Ne citons que les deux grands ensembles consacrés, au début du règne (précision d'après la méthode indiquée plus haut et qu'est venu confirmer une inscription) par ce grand roi à sa mère et à son « guru », Ta Prohm, et, édifice plus considérable encore, à son père, Prah-Khan d'Angkor (la tête de Ta Som, photo en couleurs, provient de l'enceinte surajoutée par Jayavarman VII à un de ses propres monuments de plus petite taille). Mais les monuments du style du Bayon sont très nombreux à Angkor même et hors du groupe d'Angkor.

Plus de 30 temples dans l'ensemble d'Angkor, site de beaucoup le plus extraordinaire de tous, mais, épars dans le pays, monuments khmers en très grande quantité, dont beaucoup sont remarquables et certains uniques dans leur style. Tout ce qui représente l'art khmer pendant la première moitié de son existence, tel l'étonnant groupe de Sambor Prei Kuk, ne peut être à Angkor qui n'existait pas en ce temps et le temple khmer sans doute le plus parfait dans sa petite taille et sa délicatesse menue, Banteay Srei, est hors du groupe d'Angkor.

NOUS sommes opprimés, angoissés par les dangers que courent tous ces édifices, anxiété permanente qui nous poursuit constamment pour Angkor en première ligne, aussi pour le musée si exceptionnel et unique par sa richesse en sculptures khmères de Pnom Penh, pour les autres temples khmers également et enfin pour les monuments chams de l'actuel Viêt-nam.

Tant de patients et difficiles efforts ont été faits pour reconstituer les monuments en grande partie écroulés qu'on a pu parfois rénover dans leur état ancien, et il suffit d'un instant pour précipiter le monument et tous ces efforts dans le néant.

Ces édifices que nous avons tant étudiés sont devenus pour nous comme des amis vivants.

Nous supplions ceux qui se trouvent engagés dans le conflit actuel, et quelles que soient leurs convictions, d'épargner des monuments dont la plupart sont l'œuvre de leurs ancêtres. Ils ont la garde d'un précieux trésor de beauté enrichissant l'humanité entière (et de plus source d'un tourisme profitable à tous). Comment crier notre fervent espoir que, la paix revenue (que nous souhaitons tant et qui finira quand même par revenir), se retrouvent intactes toutes ces beautés, tout ce qui constitue des ensembles absolument irremplaçables... et que nous aimons tant. ■

Philippe Stern

NOUVEL EMBLÈME DE L'OMM



Dans le numéro d'août-septembre 1971 du « Courrier de l'Unesco », j'ai remarqué que vous employiez encore l'ancien emblème de l'Organisation Météorologique Mondiale : cet emblème a été modifié lors du 5^e Congrès de l'O.M.M., en 1967.

F. T. Hannan
Chef du Bureau des affaires
extérieures et publiques à
l'Organisation Météorologique
Mondiale, Genève, Suisse

PAS GALILÉE MAIS COPERNIC

J'ai lu avec un grand intérêt le texte de M. Wayne McEwing, dans votre numéro (août-septembre 1971) consacré au 25^e anniversaire de l'Unesco.

J'apprécie beaucoup l'enquête de ce jeune Canadien, surtout pour la fraîcheur de son regard et la sincérité de ses remarques. Cela dit, je regrette que M. McEwing n'ait pas dit un mot sur le rôle des commissions nationales

dans l'ensemble des activités de l'Unesco : un lecteur non averti pourrait avoir l'impression que l'Unesco soit seulement sa maison à Paris et son secrétariat, et ignorer les branches nationales de l'Unesco : les commissions nationales qui constituent une force et une originalité de l'Unesco dans la famille des Nations Unies.

Encore une petite remarque : il est généralement admis que c'est Copernic, et non Galilée, qui démontra que la Terre tourne autour du Soleil...

Wladyslaw Grzedzielski
Secrétaire général de la
Commission Nationale polonaise
pour l'Unesco, Varsovie, Pologne

LA PESTE SOIT DES PESTICIDES

Voici ce que les lecteurs de l'excellente revue « Le Courrier de l'Unesco » ont trouvé en page 11 du numéro de juin 1971, sous la plume de M. Gene Gregory :

« ... Des polémistes doués, jouant de l'émotion, du romantisme, voire du mysticisme, sont arrivés à persuader beaucoup de gens, y compris dans les milieux officiels, que les pesticides, et en particulier le DDT, sont dangereux et devraient être interdits. Or, contrairement à ce qu'affirment maints rapports, les résidus des produits de protection n'ont encore fait de mal à personne en aucune façon... »

Écrit à la fin de la dernière guerre, c'est-à-dire après la découverte du DDT, ce paragraphe n'eût certes pas surpris. Mais lu dans un périodique

d'actualités en 1971, il provoque, pour le moins, un certain étonnement !

S'il est absurde de vouloir précociter la suppression généralisée des pesticides, il est tout aussi absurde d'affirmer que leurs résidus n'ont encore fait de mal à personne et en aucune façon.

Des exemples innombrables prouvent depuis de nombreuses années que l'emploi des pesticides a des effets secondaires néfastes, souvent imprévisibles, qui modifient quelquefois profondément l'équilibre naturel. Les cas les mieux connus et les plus spectaculaires concernent la raréfaction de certaines espèces d'oiseaux provoquée par une augmentation de la stérilité des couples, une diminution du taux d'éclosion, conséquences directes d'une intoxication par des pesticides.

Malheureusement, les effets négatifs concrets ne se limitent pas au règne animal, mais commencent à apparaître chez l'homme. Je citerai pour commencer l'effet tératogène de certains désherbants, dont le 2-4-5 T. Certains fongicides organo-mercuriels peuvent être à l'origine de lésions rénales et de perturbations nerveuses graves.

Ces exemples pourraient être multipliés. Doit-on pour autant bannir totalement l'emploi de ces toxiques ? Certes non, car ils permettent de contrôler les populations de ravageurs, de parasites de toutes sortes et d'agents de transmission de maladies : les supprimer provoquerait des catastrophes sans précédent dans les cultures, les vergers, et ferait disparaître des maladies aujourd'hui disparues.

Le bilan exact de l'emploi des pesti-

UN CHEF-D'ŒUVRE D'ÉQUILIBRE ÉCOLOGIQUE (suite de la page 13)

d'un temple-montagne ou d'un temple plat.

Entouré d'une douve de 40 m de large mesurant environ 1 000 m × 750 m, le temple de Preah Khan ressemble beaucoup à celui de Ta Prohm. Mais la réalisation de ces ensembles est hâtive, bâclée et d'une qualité médiocre, que ce soit au niveau de l'appareil ou de la décoration, trop souvent molle et informe. Partout on perçoit la hâte, dans les œuvres de l'époque de Jayavarman VII.

Edifiée vers 1200, la capitale nommée Angkor Tom (ou « Grande Ville royale ») marque une orientation nouvelle de l'architecture angkoriennne. A partir de ce moment se constitue le vocabulaire propre à l'art baroque qui précède la décadence de l'Empire khmer. L'enceinte de la nouvelle capitale traduit d'emblée un style inédit ; sur les cinq digues qui franchissent la douve, on trouve une création d'un haut intérêt : la Chaussée des Géants.

C'est une voie d'accès qui est bordée de chaque côté par de hautes ba-

lustrades, constituées par 54 géants portant dans leurs bras puissants le corps d'un énorme Naga (ou serpent mythique indien). Cette vaste composition allégorique symbolise un thème cher à la mythologie de l'Inde : le Barrage de la mer de Lait, qui figure la création du monde. Et par-dessus cette scène mythique se dresse, à la porte de la cité, la quadruple effigie des tours à visages, sculptées à l'image grandiose du Bouddha-roi, dont le regard embrasse les quatre orientes, et qui règne sur le monde.

Tout cet art symbolique culmine dans l'extraordinaire construction qu'est le Bayon, chef-d'œuvre de Jayavarman VII, monument totalement neuf et riche de signification, car c'est dorénavant la religion bouddhique qui irradie le pays khmer.

Tel est le message pathétique et grandiose que laisse le dernier des grands souverains khmers. Avec lui l'architecture a dépassé ses limites, effacé la distinction entre bâtiment et sculpture, et revêtu ce rôle de diagramme mystique, de voie initiatique, grâce auxquels l'homme dispose de la clé de l'univers et du monde divin.

Durant le 14^e siècle, malgré les incursions répétées d'un voisin turbulent et guerrier, les Thais, quelques rois falots se maintiennent sur le trône d'Angkor. Puis au milieu du 15^e siècle, la cité sera abandonnée. Car les soubresauts des guerres et les destructions ont modifié le rythme du débit de l'eau dans les vastes installations hydrauliques de la plaine d'Angkor. L'eau, jadis chargée de limon, s'éclaircit, et la malaria apparaît.

Toute la mécanique angkoriennne qui avait valu au peuple khmer sa richesse, sa prospérité et sa puissance est comme frappée de malédiction et s'arrête. Les fièvres et le paludisme obligent la population décimée à abandonner l'immense cité désormais inutile et pestilentielle. La pollution a raison d'un immense empire...

Si l'on veut dresser un bilan de l'œuvre accomplie par les Khmers durant les quatre siècles pendant lesquels leur civilisation connait à Angkor son apogée, on se rappellera que le riz et le temple sont les deux chaînons extrêmes d'une même série de phénomènes régissant l'aménagement du territoire. L'écologie éclaire l'art. ■

Henri Stierlin

cides est donc difficile à établir, surtout si on tente de faire intervenir les effets à long terme, dont beaucoup nous échappent encore, mais dont certains sont connus. J'aimerais citer ici le « Courrier de l'Unesco » d'août-septembre 1970 : « ... On a constaté que d'infimes quantités de pesticides, tels que le DDT, entravent la photosynthèse de ces algues marines jusqu'à 75 %. Un demi-million de tonnes de DDT ont été jusqu'ici répandues dans la nature, et nous continuons de le faire à raison de 50 000 tonnes supplémentaires par année... »

C'est surtout l'effet des pesticides sur la photosynthèse qui est, à long terme, extrêmement inquiétant.

Quelles solutions adopter ? Plusieurs secteurs sont en pleine évolution et, grâce au développement de la recherche, des possibilités nouvelles s'offrent pour lutter contre les parasites. En voici quelques-unes : substitution à l'emploi systématique (et souvent abusif) des pesticides d'un véritable « pest management » ; remplacement de la lutte chimique par la lutte intégrée, comprenant par exemple une rotation des cultures, des traitements judicieusement étalés dans le temps, etc. ; développement de la recherche en matière de lutte biologique : introduction d'ennemis naturels, effets des hormones attractives ou répulsives, stérilisation de mâles.

Oui, si seulement les pesticides n'étaient pas dangereux !

Jean-Pierre Ribaut
Chef de la Division de l'environnement
et des ressources naturelles,
Conseil de l'Europe, Strasbourg, France

PLUS ON EST DE FOUS

MOINS ON RIT

Il y aura 7 milliards d'êtres humains en l'an 2000. Et M. Gregory, dans le numéro de juin 1970 du « Courrier », sereinement, compte sur la chimie pour résoudre tous les problèmes que cela posera. Et il ne lui est pas venu à l'idée que si les hommes avaient axé leurs efforts sur la limitation des naissances, tous les problèmes évoqués ne se poseraient pas. La population, en restant à un certain nombre d'individus — raisonnable — s'épanouirait plus sûrement qu'à l'aide des produits chimiques dont on est inondé, produits qui polluent l'atmosphère, l'eau, les aliments. L'homme, après tout, est un être intelligent. On s'achemine lentement mais sûrement, grâce aux produits chimiques miracles, à un déséquilibre qui mettra un jour en cause la vie même sur la terre.

E. Jamet
Savigny-sur-Orge, France

ON NE VIT PAS QUE DE CHIMIE

C'est avec une stupéfaction intense que j'ai lu l'article de M. Gene Gregory dans le « Courrier de l'Unesco » de juin 1971.

On nous affirme dans cet article que la chimie fournit et va fournir à l'humanité les denrées, vêtements, etc., nécessaires à sa vie et à son confort. M. Gregory paraît oublier que le nombre des

hommes croît et que la surface de la Terre est limitée, ce qui signifie qu'un jour il y aura suffisamment d'hommes pour recouvrir la Terre rien qu'avec leurs pieds en les mettant à côté les uns des autres. Je défie bien M. Gregory de trouver des procédés chimiques permettant la vie humaine dans de telles conditions ; il n'y aura même plus de place pour les champs (aussi engraisés soient-ils !)

Enfin, M. Gregory oublie que nourriture, médicaments et logement, etc., ne suffisent pas. En effet, il passe bien rapidement sur la pollution, sur la destruction de toute zone touristique.

Viviane Nordon
Paris, France

SOS ENVIRONNEMENT

Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir publié, dans le numéro de juillet 1971 du « Courrier de l'Unesco », le Message de Menton (« 2 200 savants s'adressent aux 3 milliards et demi de Terriens »). Bien entendu, nous n'avons pas pu toucher tous les biologistes qui, dans le monde entier, auraient peut-être souhaité ajouter leur signature au bas du Message. Ceux qui aimeraient le contresigner et ceux qui auraient commentaires ou questions à formuler peuvent écrire à Dai Dong, Mouvement pour la Paix, aux adresses suivantes : Glaciset 32.2800 Lungby, Danemark ; Box 91, Driebergen 2760, Pays-Bas ; Box 271, Nyack, New York 10960, Etats-Unis.

Alfred Hassler
Directeur de Dai Dong
New York, Etats-Unis

LES ŒUVRES D'ART DANS LES TRANSPORTS EN COMMUN ?

L'enquête du Conseil International des Musées sur le comportement du grand public à l'égard de l'Art moderne (mars 1971), est extrêmement intéressante mais ses résultats sont bien décevants.

1. La consultation d'un groupe restreint, conservateur de toute évidence, sur une alternative sans nuances « aimez-vous ou n'aimez-vous pas la peinture moderne ? » ne pouvait qu'aboutir à cette constatation : le public est hostile à la peinture contemporaine pour la seule raison qu'elle heurte sa conception traditionnelle de l'Art ; l'artiste ne devrait créer que des œuvres qui plaisent et pouvant être comprises des intelligences moyennes.

2. L'enquête n'était-elle pas déjà faussée au départ par une présentation qui ne pouvait que dérouter le public ? Mélange d'œuvres non signées anciennes et modernes, figuratives et abstraites, célèbres et peu connues, appartenant parfois à plusieurs périodes du même peintre.

3. M. T. A. Heinrich (voir numéro de mars 1971, page 30) reconnaît qu'un certain genre pouvait être familier aux personnes interrogées mais non le tableau qui leur était soumis ; ces personnes adopteraient d'emblée les œuvres célèbres même si elles n'étaient pas de leur goût. Nous savons que, si le grand public repousse encore les œuvres de Mondrian, il a adopté depuis

longtemps, dans tous les domaines, peinture, architecture, mode, spectacles, etc., des goûts profondément influencés par le même Mondrian et ces autres artistes honnis : Malevitch, Kandinsky, Delaunay, Picasso, etc., ce qui prouverait que le décalage à peu près constant de deux générations « n'existe pas ».

En revanche, on peut se poser la question : la peinture de chevalet ne serait-elle pas sur son déclin et l'avenir appartiendrait-il à l'art mural et à la synthèse des arts ? Notre conception actuelle des musées et des galeries d'art ne serait-elle pas périmée ? Si le public ne va plus aux œuvres d'art parce que les musées fantômes et les galeries ne l'attirent plus, pourquoi ne descendraient-elles pas dans la rue, dans les usines (comme chez Stuyvesant), les écoles, les transports en commun ?

D. J. Corre
Chantilly, France

Réponse de M. Théodore A. Heinrich (membre du comité chargé de l'enquête de Toronto sur le grand public et l'art moderne) à la lettre de M. D. J. Corre :

Notre tâche a consisté à préparer et expérimenter une méthode de travail susceptible d'être utilisée dans beaucoup de parties du monde. Quand cette étude plus large sera achevée, nous pourrions formuler des conclusions.

La question « sans nuances » : Aimez-vous ou non la peinture moderne ? n'a jamais été posée. Le matériel dont nous nous sommes servis pour notre sondage — et qui, pour des raisons évidentes, devait rester anonyme — continue à se prêter fort pertinemment aux recherches spécifiques pour lesquelles il avait été choisi.

Notre étude a été entreprise dans le but de fournir aux muséologues des données pouvant leur permettre de reconsidérer les méthodes actuelles de présentation, d'interprétation et d'éducation en ce qui concerne l'art moderne.

Notre méthode permet, certes, d'évaluer la proportion de ceux qui s'intéressent déjà à l'art moderne, mais, pour la première fois, elle prend en considération ce vaste public de contribuables qui, dans sa grande majorité, boude les musées, tous les musées, et pas seulement ceux qui sont voués à l'art moderne.

Le public qui fréquente les musées ne diminue point, et l'intérêt qu'il manifeste pour toutes les périodes qu'il peut aimer et comprendre, s'accroît constamment. Mais les témoignages recueillis montrent que, chez ce public, la sympathie décroît en proportion directe de la difficulté et de la nouveauté de l'art. Nous n'avons jamais suggéré qu'artistes et musées devraient conformer leurs activités au goût du grand public (ne parlons pas du plus petit commun dénominateur), mais seulement que les musées réexaminent leurs méthodes afin de remédier au manque de compréhension qui, d'évidence, est une réalité.

C'est un fait, amer mais évident, que les purs et beaux tableaux de Mondrian lui-même, par exemple, sont encore loin de rencontrer la compréhension générale. Pourquoi cela ? C'est justement ce que nous cherchons à élucider.

25^e anniversaire de l'Unesco

Les 4 et 5 novembre, le 25^e anniversaire de l'Unesco sera commémoré, à Paris, au cours de cérémonies auxquelles assisteront de hautes personnalités. Ce numéro du « Courrier de l'Unesco » va sous presse avant la séance inaugurale. Il est prévu que prendront part aux cérémonies, à la Maison de l'Unesco, le Président de la République Française, M. Georges Pompidou, le Lord Chancelier du Royaume-Uni, Lord Hailsham, ainsi que le Président de la 16^e session de la Conférence générale, M. Dell'Oro Maini, le Président du Conseil exécutif, M. Prem Kirpal, et une soixantaine de ministres des Etats membres. Avec M. René Maheu, Directeur général de l'Unesco depuis 1962, seront présents les quatre Directeurs généraux qui l'ont précédé à la tête de l'Unesco : Julian Huxley (1946-1948), Jaime Torres Bodet (1948-1952), Luther Evans (1953-1958), Vittorino Veronese (1958-1961).

Merveilleuse Venise

Un ouvrage éblouissant vient de paraître, « Merveilleuse Venise » : il est vendu au profit de la Campagne de l'Unesco pour la sauvegarde de la ville adriatique menacée par les eaux et du Comité français pour la sauvegarde de l'église de la Salute, qui date du 17^e siècle. Le texte du livre, sorte de récapitulation anecdotique de l'histoire et des mœurs de Venise, est signé par Sophie Monneret, chargée de mission à l'Ecole du Louvre, et il s'accompagne de plus de 120 illustrations, de haute qualité artistique, gravures des 17^e et 18^e siècles et planches du peintre américain Whistler. René Huyghe, de l'Académie française, président du Comité d'experts de Venise, en a écrit l'introduction. Relié en pleine toile, magnifiquement réalisé, chaque exemplaire est numéroté. Vendu au prix de 180 F, il est publié par les Editions Michel de l'Ormerie, 20, rue Delambre, 75 - Paris (14^e).

LATITUDES ET LONGITUDES

NOUVEAUX PRIX DU COURRIER DE L'UNESCO

Les augmentations successives du coût de la production et des frais de distribution des périodiques au cours des dernières années ont rendu inévitable un rajustement des prix de l'abonnement et du numéro du Courrier de l'Unesco.

Dès le 1^{er} janvier 1972 nos nouveaux tarifs seront :

AU NUMÉRO	ABONNEMENT	
	Un an	Deux ans
1,70 F français	17 F français	30 F français
1,60 F suisse	16 F suisses	27 F suisses
22 F belges	220 F belges	400 F belges

Les nouveaux prix exprimés dans les autres monnaies seront communiqués par les agents de vente des publications de l'Unesco. Dans la mesure du possible, ils seront indiqués dès notre numéro de janvier 1972 dans la liste des agents de vente.

Les Japonais connaissent bien l'Unesco

De toutes les institutions spécialisées des Nations Unies, l'Unesco est celle que l'on connaît le mieux au Japon, d'après un sondage d'opinion à l'échelle nationale qui visait à établir ce que le public japonais sait des Nations unies, de leurs institutions spécialisées et de leurs activités respectives.

Organisée l'année dernière par les services du Premier ministre du Japon, à la demande de l'Association japonaise pour les Nations Unies (UNAJ), cette enquête s'adressait à des personnes de plus de vingt ans interrogées au hasard.

Les résultats du sondage, publiés récemment dans un numéro spécial de « Kokuren News », bulletin de l'UNAJ, consacré à la commémoration, l'année dernière au

Japon, du vingt-cinquième anniversaire des Nations Unies, montrent que 66 % des personnes interrogées connaissaient l'Unesco et ses activités.

La République Populaire de Chine à l'Unesco

Le Conseil exécutif de l'Unesco a décidé le 29 octobre 1971 « qu'à partir de ce jour, le gouvernement de la République Populaire de Chine est l'unique représentant légitime de la Chine à l'Unesco », et il a « invité le Directeur général à agir en conséquence ». Cette décision a été acquise par 25 voix contre 2, et 5 abstentions.

QUELQUES OUVRAGES SUR ANGKOR ET LA CIVILISATION KHMÈRE

■ Etienne Aymonier :

Un aperçu de l'histoire du Cambodge
Ed. Challamel, 1918, Paris

■ Georges Coedès :

Les Etats hindouisés de l'Indochine
Ed. de Boccard, 1964, Paris

Les peuples de la péninsule indochinoise

Ed. Dunod, 1962, Paris

Pour mieux comprendre Angkor
Ed. A. Maisonneuve, 1947, Paris

■ G. de Coral Rémusat :

L'art de l'Indochine
Ed. d'Art et d'Histoire, 1938, Paris

L'art khmer. Les grandes étapes de son évolution

Ed. d'Art et d'Histoire, 1940, Paris

■ Louis Delaporte :

Les monuments du Cambodge
Ed. Leroux, 1924, Paris

■ Gabriel Ferrand :

Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient du 8^e au 18^e siècles
Ed. Leroux, 1914, Paris

■ L. Finot :

L'origine d'Angkor
Ed. Portail, 1927, Phnom Penh

■ Henri Focillon :

L'art bouddhique
Ed. Laurens, 1921, Paris

■ Madeleine Giteau :

Histoire du Cambodge
Ed. Didier, 1957, Paris

Guide national du Musée de Phnom Penh, Phnom Penh, 1967

Les Khmers, sculptures khmères, reflets de la civilisation d'Angkor
Ed. Office du Livre, 1965, Fribourg

■ Maurice Glaize :

Les monuments du groupe d'Angkor
Ed. A. Maisonneuve, 1963, Paris

■ V. Goloubew :

L'hydraulique urbaine et agricole à l'époque des rois d'Angkor
Bulletin économique de l'Indochine, 1941, Hanoi

■ Bernard Groslier :

Angkor et le Cambodge au 16^e siècle
Ed. PUF, 1958, Paris

Indochine, carrefour des arts
Ed. Albin Michel, 1961, Paris

Angkor, hommes et pierres
Ed. Arthaud, 1968, Grenoble

Indochine
Ed. Nagel, 1966, Genève

■ Pierre Loti :

Un pèlerin d'Angkor
Ed. Calmann Lévy, 1912, Paris

■ Henri Mouhot :

Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos
Ed. de Lanoye, Hachette, 1868, Paris

■ Paul Pelliot :

Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tchou Ta-kouan
Ed. A. Maisonneuve, 1951, Paris

■ Guy Porée et Eveline Maspero :

Mœurs et coutumes des Khmers
Ed. Payot, 1936, Paris

■ Philippe Stern :

Les monuments khmers du style du Bayon
Ed. PUF, 1965, Paris
L'art du Champa
Ed. Douladoure, 1942, Toulouse
Evolution du style indien d'Amaravati
Ed. PUF, 1961, Paris

■ Henri Stierlin :

Angkor
Office du Livre, 1970, Fribourg

■ Jean Vassiliou :

Angkor
Ed. A. Morancé, 1971, Paris

INDEX DU COURRIER DE L'UNESCO 1971

Janvier

LE 20^e SIECLE DEVANT LA CULTURE (F. McDermott). Culture d'emprunt. Communications de masse et culture de masse. Conférence de Venise sur les politiques culturelles. Afrique et décolonisation culturelle (J. Nguigi). Trésors d'art : ex-voto indien (Uruguay).

Février

TELEVISION : QUANTITE ET QUALITE (M. Esslin). L'Unesco et la 2^e décennie du développement (H. Brabyn). Boom mondial du livre et de la TV. Autoroutes et voies de développement (W. H. Owens). Message de S. S. Paul VI. Cyclones et cataclysmes (E.-M. Fournier d'Albe). Formation de l'intelligence (B. Nikitine). Trésors d'art : Perfection incarnée (Corée).

Mars

L'ART MODERNE ET LE GRAND PUBLIC (D.-F. Cameron). Publications Unesco sur l'art. Ecole de désarmement. L'éducation des réfugiés de Palestine (R. Maheu). Trésors d'art : Il y a 1 300 ans, un Maya (Guatemala).

Avril

LA FUTUROLOGIE A-T-ELLE UN AVENIR ? (F. Le Lionnais). Le futur a déjà commencé (R. Jungk). Le rôle de l'imagination dans la pensée scientifique. Au-delà de l'an 2000. Pour ne pas entrer dans l'avenir à reculons (I. V. Bestoujev-Lada). Poids de l'impondérable (R. Piganiol). Trésors d'art : Esprit du signe (Chine).

Mai

BIBLIOTHEQUE COPTE VIEILLE DE 16 SIECLES (J.-M. Robinson). Voix gnostiques du fond des âges (H. Brabyn). Trieste, rendez-vous de savants (D. Behrman). Les Bogomiles en Yougoslavie (M. Karleja). A l'heure de la machine (M. Lerner). Pour les écoliers aveugles (E. Freund). Trésors d'art : Katharina ou le mal du pays (Allemagne).

Juin

MAGIES DE LA CHIMIE MODERNE (G. Gregory). Univers remodelé. Pesticides et fertilisants. La médecine moderne. Métamorphoses du plastique. Les éléments de la nature : Mendeleïev

(G. Tétérine et C. Terlon). Chercheurs et maillons inconnus (V. Goldanski). Trésors d'art : Capitaine de Capestrano (Italie).

Juillet

S.O.S. ENVIRONNEMENT : Message de 2 200 savants. Pollution au Japon (S. Tsuru). Pittsburgh et ses humeurs noires (E. L. Stockton). Nuisances et tribunaux américains (J. L. Sax). Systèmes économiques et contrôle de l'environnement (H. Brabyn). Protection de la nature en Ukraine (B. Voltovski). Tiers-monde et industrialisation (I. Sachs). Trésors d'art : Ancêtre au bonnet (Côte-d'Ivoire).

Août-Septembre

JEUNESSE DU MONDE, JEUNESSE DE L'UNESCO (R. Maheu). 25 ans d'Unesco racontés par un jeune (E. Naraghi). Les saisons de l'esprit (W. McEwing). Reflets de l'Unesco sur le monde, témoignages. Solidarité internationale en Nubie (A. M. El Sawi). Faits et chiffres. Trésors d'art : Voies de l'ascèse (Ceylan).

Octobre

IRAN, CARREFOUR DE CULTURES MILLENAIRES (P. Avery). Un trésor scientifique (D. Stewart). L'art sacré dans la culture persane (S. H. Nasr). Varqé et Golshah (A. S. Milikian-Chirvani). Le livre des rois (J. Santa-Croce). Les Mille et Une Nuits (M. Léturmy). La poésie persane. Trésors d'art : Femme oiseau (Iran).

Novembre

FACE A LA PENSEE RACISTE (O. Klineberg). L'Afrique du Sud sous la loi de l'inégalité. La peau des autres (M. Awad). Un pionnier de l'antiracisme : Miklukho-Maklaï (N. A. Butinov). L'école et les trois « T » (A. A. Masrui). Concours d'affiches de l'Unesco. Trésors d'art : Femmes sculpteurs ashanti (Côte-d'Ivoire).

Décembre

S.O.S. ANGKOR (H. Daifuku). L'accord architecture-écologie (H. Stierlin). Le sourire du Bayon d'Angkor (P. Stern). Redécouverte des temples (M. Giteau). Le reportage d'un Chinois (Tcheou Ta-kouan). La vie quotidienne autrefois (S. Son). Trésors d'art : Angkor (Rép. khmère).

Pour vous abonner, vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

★

ALBANIE. N. Sh. Botimeve, Naim Frasher, Tirana. — ALGÉRIE. Institut Pédagogique National, 11, rue Ali-Haddad, Alger. Société nationale d'édition et de diffusion (SNED), 3, bd Zirout Youcef, Alger. — ALLEMAGNE. Toutes les publications : Verlag Dokumentation, Postfach 148, Jaiserstrasse 13, 8023 München-Pullach. Unesco Kurier (Édition allemande seulement) : Bahrenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650 (DM 12). — AUTRICHE. Verlag Georg Fromme et C^o. Arbeitergasse 1-7, 1051 Vienne. — BELGIQUE. Jean de Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. CCP 3 380.00. — BRÉSIL. Librairie de la Fundação Getúlio Vargas, Serviço de Publicações, Caixa postal 21120, Praia de Botafogo, 188, Rio de Janeiro, GB. — BULGARIE. Hemus, Kantora Literatura, Bd. Rousky 6, Sofia. — CAMEROUN. Librairie Richard, B.P. 4017, Yaoundé. — CANADA. Information Canada, Ottawa (Ont.) (\$ 4.00). — CHILI. Editorial Universitaria S.A., casilla 10220, Santiago. — REP. DEM. DU CONGO. La Librairie, Institut politique congolais. B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la République démocratique du Congo pour l'Unesco, Ministère de l'éducation nationale, Kinshasa. — REP. POP. DU CONGO. Librairie Populaire, B.P. 577, Brazzaville. — CÔTE-D'IVOIRE. Centre d'édition et de Diffusion africaines. Boîte Postale 4541, Abidjan-Plateau. — DAHOMEY. Librairie Nationale. B.P. 294, Porto Novo. — DANEMARK. Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Norregade 1165 Copenhague K (D. Kr. 19). — ÉGYPTÉ (REP. ARABE D'). National Centre for Unesco Publications, N° 1 Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire; Librairie Kasr El Nil, 3, rue Kasr El Nil, Le Caire. — ESPAGNE. Toutes les publications y compris le Courrier : Ediciones Iberoamericanas, S.A., Calle de Oñate, 15, Madrid 20; Distribución de Publicaciones del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Viciubrio 16, Madrid 6; Librería del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Egiptiacas, 15, Barcelona. Pour « le

Courrier » seulement : Ediciones Liber, Apartado 17, Ondárroa (Vizcaya). — ÉTATS-UNIS. Unesco Publications Center, P.O. Box 433, New York N.Y. 10016 (\$ 5). — FINLANDE. Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (Fmk 11,90). — 75-FRANCE (7^e). Librairie Unesco, place de Fontenoy, Paris. C.C.P. 12.598-48. (F. 12). — GRÈCE. Librairie H. Kaufmann, 28, rue du Stade, Athènes. — Librairie Eleftheroudakis, Nikkiss, 4. Athènes. — HAITI. Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — HAUTE-VOLTA. Librairie Attie, B.P. 64, Ouagadougou. Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou. — HONGRIE. Akadémiai Könyvesbolt, Váci U 22, Budapest, V., A.K.V. Könyvtárosok Boltja, Népkoztárság U. 16, Budapest VI. — ILE MAURICE. Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Str. Port-Louis. — INDE. Orient Longman Ltd.: 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Nicol Road, Ballard Estate, Bombay 1; 36a Mount Road, Madras 2. Kanson House, 3/5 Asaf Ali Road, P.O. Box 386, Nouvelle-Delhi 1. Publications Section, Ministry of Education and Youth Services, 72 Theatre Communication Building, Connaught Place, Nouvelle-Delhi 1, Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 16. Scindia House, Nouvelle-Delhi (R. 13.50). — IRAN. Commission nationale iranienne pour l'Unesco, 1/154, av. Roosevelt, B.P. 1533, Téhéran. — IRLANDE. The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin 4. — ISRAËL. Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstore : 35, Allenby Road and 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv (IL. 15); Emanuel Brown, 9, Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. — ITALIE. Licosa, (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.a.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — JAPON. Maruzen Co Ltd., P.O. Box 5050, Tokyo International, 100.31. — LIBAN. Librairie Antoine, A. Naoufal et Frères, B.P. 656, Beyrouth. — LUXEMBOURG. Librairie Paul Bruck, 22, Grand-Rue, Luxembourg. (170 F.L.). — MADAGASCAR. Toutes les publications : Commission nationale de la République malgache, Ministère de l'éducation nationale, Tananarive. « Le Courrier » seulement : Service des œuvres post et périscolaires, Ministère de l'éducation nationale, Tananarive. — MALI. Librairie Populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — MAROC. Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed V, Rabat. CCP 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20, Zénkat Mourabidine, Rabat (C.C.P. 324-45). — MARTINIQUE. Librairie Félix Conseil, 11, rue Perrinon, Fort-de-France. — MEXIQUE. Editorial Hermes, Ignacio

Mariscal, 41, Mexico D. F., Mexique (Ps. 30). — MONACO. British Library, 30, bd des Moulins, Monte-Carlo. — MOZAMBIQUE. Salema & Carvalho Ltda., Caixa Postal, 192, Beira. — NIGER. Librairie Mauclert, B.P. 868, Niamey. — NORVÈGE. Toutes les publications : Joseph Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johansgate 43, Oslo 1. Pour « le Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Litteratur-jeneste Box 6125 Oslo 6. (Kr 2.75). — NOUVELLE-CALÉDONIE. Reprex S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa. — PAYS-BAS. N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye (fl. 10). — POLOGNE. Toutes les publications : ORWN PAN. Palac Kultury i Nauki, Varsovie. Pour les périodiques seulement : « RUCH » ul. Wronia 23, Varsovie 10. — PORTUGAL. Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne. — RÉPUBLIQUE KHMÈRE. Librairie Albert Portail, 14, avenue Bouilloche, Phnom Penh. — ROUMANIE. I.C.E., Libri P.O.B. 134-135, 126 Calea Victoriei, Bucarest. — ROYAUME-UNI. H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (20/-). — SÉNÉGAL. La Maison du livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar. Librairie ClairAfrique, B.P. 2005, Dakar; Librairie « Le Sénégal », B.P. 1594, Dakar. — SUÈDE. Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovokhandeln, Fredsgatan, 2, Box 16356, 103 27 Stockholm, 16. Pour « le Courrier » seulement : Svenska FN-Förbundet, Vasagatan 15, IV, 10123 Stockholm 1 - Postgiro 184692 (Kr. 18). — SUISSE. Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich. C.C.P. Zurich VIII 2383. Payot, 6, rue Grenus 11, Genève 11, C.C.P.-12.236 (FS. 12). — SYRIE. Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement. B.P. 704, Damas. — TCHÉCOSLOVAQUIE. S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1-(Exposition permanente); Zahranicni Literatura, 11 Soukenicka 4, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Nakladatelstvo Alfa, Hurbanovo nam. 6, Bratislava. — TOGO. Librairie Evangélique, BP 378, Lomé; Librairie du Bon Pasteur, BP 1164, Lomé; Librairie Moderne, BP 777, Lomé. — TUNISIE. Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — TURQUIE. Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. — U.R.S.S. Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — URUGUAY. Editorial Losada Uruguay, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — VIËT-NAM. Librairie Papeterie Xuân Thu, 185. 193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — YOUgoslavIE. Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27, Belgrade-Drzavna Zaluzba Slovenije, Mestni Trg. 26, Ljubljana.



Photo © Luc Ionesco, Paris

**LA VIE QUOTIDIENNE
EN PAYS KHMER
AU 12^e SIÈCLE**

Innombrables et fascinantes, les sculptures du temple du Bayon, à Angkor, s'inspirent souvent du réalisme savoureux des travaux et des jours : la chasse et la pêche, les fêtes de la rue avec bateleurs et funambules, mais surtout l'animation des marchés, ouverts dès le lever du soleil et où, à leur étal, autour des grands paniers pleins de céréales ou d'épices, les marchands succombaient parfois au sommeil, en attendant le chaland. (Voir pages 30 à 38, une série de documents exceptionnels sur ces annales de pierre.)